DU MATRIMOINE À L'ESPACE PARTAGÉ



UN AUTRE RÉCIT DE TERRITOIRE POUR TRÉGASTEL

1ère de couverture : photographie personnelle du dolmen de Kerguntuil situé à Trégastel, sur lequel se trouvent des représentations de la Déesse Mère datant du néolithique

DU MATRIMOINE À L'ESPACE PARTAGÉ

vers un autre récit de territoire pour Trégastel

LOUISE FERRARI

Notice de Projet de fin d'études
Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette
février 2025 - juillet 2025

Studio de Projet **Architectures et espaces urbains en mutation**
Sous la direction de **Bendicht Weber** et **Valentina Moimas**

Elles disent que les histoires et le monde c'est la même chose,
ou que ***histoire*** *est synonyme de* ***relations***
et que c'est la matière du monde.

Rivière Léa, L'odeur des pierres mouillées, éditions du commun, 2023, p. 10

REMERCIEMENTS

À Bendicht Weber et les intervenant•es rencontré•es au cours du semestre, pour votre investissement, vos apprentissages et la grande liberté que vous nous avez laissé au cours de cette dernière année.

A tous•tes les personnes qui ont pris le temps de répondre à mes questions, m'ont ouvert leur porte, transmis des documents d'archives, et confié des morceaux de vie.

À Aline et Anne, pour leur gentillesse et accueil à la bibliothèque.

À Florence, Muriel, Sylvie, Patricia, et Françoise qui ont accepté de me rencontrer et de constituer un groupe de marcheuses.

Aux associations Côtes de Granit Rose : Respect et Protection ainsi qu'à Sites et Patrimoine.

À mes ami•es, mes frères et Varda, pour leur bienveillance et les jolis moments quotidiens.

Et enfin, à mes parents, pour leur soutien indéfectible au cours de ces six dernières années d'études
et sans qui rien n'aurait été possible.

SOMMAIRE

préambule.....p.10
introduction.....p.14
méthodologie.....p.23

CHAPITRE I habiter Trégastel
ou ce qui façonne l'identité du territoire

Présentation de la commune.....p.28
Vivantes figures.....p.34

CHAPITRE II un territoire convoité
d'une littoralité d'usages à une littoralité d'agrément

Jusqu'au XIXe siècle, une économie nourricière entre terre et mer.....p.43
La fin du XIXe siècle et le désir de rivage.....p.46
Début XXe, un développement dédié au tourisme.....p.51
Et aujourd'hui, où en sommes-nous ?.....p.53

CHAPITRE III parcours recherche

Pour un spatio-féminisme.....p.67
Revendiquer une posture de ménagement.....p.71
Scénographie comme médium de transmission.....p.77

CHAPITRE IV références et intentions

Co-présence.....p.84
Cheminer.....p.86
Visibiliser.....p.88
Eduquer.....p.92
Participer.....p.93
Vivre ensemble.....p.94

CHAPITRE V du matrimoine à l'espace partagé

bibliographie.....p.102
médiagraphie.....p.105



Fig. 1 illustration personnelle

PRÉAMBULE

Je suis entrée en école d'architecture en 2019, animée par un questionnement sur le **sens** que portent les villes: comment les **espaces publics** se transforment, et quelle influence ils exercent sur les **liens sociaux**. Durant les premiers mois, j'étais euphorique. J'avais quitté les salles de classe statiques que je redoutais depuis plusieurs années, je me plaisais à travailler, je rencontrais régulièrement de nouvelles personnes et découvrais des lieux pleins de richesses.

Mais très vite, une **perte de sens** est apparue. La **dissonance** entre les enseignements de projet et le regard que je portais sur le monde me semblait immense, voir inconciliable. J'ai souvent envisagé de me réorienter, sans jamais cesser de questionner la manière dont on nous formait, dont on se "devait" d'exercer. Ce tiraillement est resté fécond : il a progressivement transformé mon regard, affirmé mes intuitions, et m'a permis de construire une pensée critique.

J'ai appris à décoder ce qui m'habitait. Des enseignements en sociologie m'ont offert les outils pour mieux comprendre les **rapports de genre** dans l'espace, les mécanismes spatiaux d'oppression, d'invisibilisation, mais aussi de résistance. Deux travaux ont été déterminants : une étude sur un centre de réinsertion pour jeunes femmes, et une recherche sur la place des femmes dans l'espace public. Ils ont fait émerger une nécessité : ancrer mes projets dans le **réel**, le **quotidien**, et le **vivant**. Refuser les récits désincarnés et les formes figées. Ces deux travaux, bien que relativement courts, ont défini la trajectoire que j'ai décidé de donner à mes études.

Entre ma licence et le début de ce master, j'ai vécu un an à Valparaíso, au Chili. Cette ville et les personnes que j'y ai rencontrées m'ont profondément marqué. Les **arts vivants** sont extrêment présents et une manière très forte pour les habitant•es de **prendre le pouvoir sur l'espace public**. Les corps y sont omniprésents : ceux des artistes qui peignent et collent sur les façades, ceux des circassien•nes qui se

déploient entre les bâtiments, ceux des danseur•euses et des performeur•euses qui ne cessent d'apparaître dans les rues, toujours accompagné•es de musicien•nes. C'est un foisonnement infini dans lequel j'ai aimé me perdre pendant plusieurs mois et qui m'a permis, moi-même, par ma pratique artistique, d'investir la ville. Cette expérience a **ravivé mon désir d'architecture** — mais **autrement**.

Par la suite, j'ai rejoint l'ENSA Paris-La Villette et le séminaire *Art et Scénographie*, dans lequel j'ai pu tisser un lien entre mes engagements féministes, ma pratique artistique et mon cheminement d'architecte. Mon mémoire, intitulé ***Scénographie de la figure féminine, entre réification et revendication*** est ainsi né de cette quête intime pour rendre mon corps pleinement sujet. Il s'agissait d'interroger les représentations, les lieux, la performativité et les mécanismes qui lient le corps à l'espace, tout en explorant comment l'art et la résistance peuvent transformer ces relations.

Écrire sur la figure féminine, c'est aussi écrire à partir de mon **expérience incarnée au monde**. Ce choix n'était pas un repli, mais une volonté de tisser un lien entre le personnel et le politique : explorer les dimensions intimes d'un enjeu universel. Ce travail était, avant tout, une invitation à voir les choses différement, à habiter nos corps et le monde en défiant les frontières que d'autres ont tracé pour nous.

Ces réflexions ont peu à peu élargi ma compréhension des corps dans l'espace : pas seulement les corps féminins, mais aussi les corps vulnérables, précaires, les corps du vivant, ceux qu'on marginalise ou qu'on standardise.

J'ai la conviction que l'architecture ne peut répondre aux enjeux contemporains qu'en se réinventant, en redéfinissant ses processus, en redonnant du pouvoir aux habitant•es. Cela implique de remettre en cause les méthodes traditionnelles du projet, et d'inscrire la **sensibilité**, la **mémoire**, et l'**écoute** au cœur même de la

conception. Ce n'est qu'à travers un dialogue profond avec les usager•es que la ville peut espérer devenir hospitalière et juste.

Ce positionnement prend une résonance particulière à Trégastel, sur le littoral costarmoricain, territoire qui m'est familier. Ayant grandi au sein d'une famille de navigateurs et étant moi-même navigatrice, j'ai passé le moindre de mes temps libres à arpenter le littoral breton au départ de Trébeurden, une commune voisine. Ces souvenirs, parmi les plus précieux de mon existence, ont façonné mon rapport au monde. Cette connexion intime à la mer, aux êtres vivants qui la peuplent et au territoire nourrit aujourd'hui ma volonté d'y revenir pour clôturer mes études.

C'est à partir de cette réalité que j'ai décidé d'ancrer le développement de mon projet de fin d'études.

INTRODUCTION

***Par delà le rivage**, se profilent de longs amas rocheux sur lesquels viennent déferler les vagues. Celles-ci, se divisent et laissent leurs embruns se poser sur le visage des quelques promeneurs. Le vent est imprégné de l'odeur de l'iode et de la fraîcheur du matin. Un fracas lointain se fait entendre, une clameur assourdissante et régulière qui me fait palpiter de joie.*

C'est fin janvier 2025, alors tout juste sortie de mon travail de mémoire, que je rentre en Bretagne. Comme à mon habitude, je file rejoindre la mer et les sentiers qui la surplombent. Nous sommes un mardi lorsque je marche le long du littoral Trégastellois. Le vent m'emporte. Le soleil me réchauffe et je me perds parmi les chaos granitiques qui s'offrent à mes yeux. Une aigrette passe. Je me fascine pour les coquillages et les goëlands qui m'entourent. En ces temps suspendus, plus rien ne compte.

Je ne sais plus si je rêvais, ou si je vivais.

Cependant, très vite, un autre paysage surgit. Toutes les habitations alentours semblent vides. La majorité des volets sont fermés. Les parkings sont déserts. Les seuls bruits humains qui retentissent sont ceux des travaux en cours. Ces lieux sont parsemés de panneaux bleus vifs 'Ici la mairie investit pour VOUS'. Je suis perplexe. Le centre-ville se compose de quelques commerces dont la moitié s'appuie sur le folklore breton : les bols, les marinières, les cirets jaunes, les biscuiteries et j'en passe. La place du marché quant à elle est une immense mer de bitume, qui accueille un parking le reste de la semaine.

Le contraste entre la vie qui inonde les lieux et l'absence d'activités humaines durables me transperce. Il ne subsiste que des traces de tout ce qui reprendra aux beaux jours.

A louer. Appartement saisonnier. A louer. Fermé. Ouvre ses portes en avril.






Voir la vidéo introductive au PFE, pour une autre manière de percevoir le territoire :

https://youtu.be/NY4Jv4hSSNk



Fig. 2 photographies personnelles

Il me faut marcher, encore et encore. Photographier. Filmer. Dessiner. Interroger.

Cette situation je la connais bien pourtant. J'ai grandi moi aussi dans des lieux dont la fréquentation quintuple durant la période estivale, dont les littoraux ne cessent de se bétonner, dont les prix de l'immobilier excluent progressivement les populations locales. Dont l'horizon à perte de vue semble la dernière forme de résistance et d'impermanence face à ces phénomènes.

Il m'en faut difficilement plus pour me convaincre de déserter Paris et travailler sur Trégastel, un lieu proche de celles et ceux qui m'ont vu grandir. Cette fois je ne veux pas en rester là.

La commune de Trégastel est marquée par une forte fréquentation estivale pour profiter de son patrimoine littoral naturel. Cependant, son développement touristique et la présence de nombreuses résidences secondaires (qui représentent plus de la moitié du parc immobilier de la commune) font face à une **saisonnalité** qui crée des déséquilibres entre les résident•es permanent•es et temporaires. Ces phénomènes créent deux problématiques à la fois distinctes et complémentaires : des conflits d'usages sur la commune entre habitant•es, touristes, municipalité ainsi que des **tensions** entre l'urbanisation et la préservation des espaces naturels.

Les récents projets d'aménagement montrent une tendance à privatiser ou spécialiser l'espace urbain pour des usages tournés vers le **tourisme**. Les derniers projets portés par la municipalité font face a de vives oppositions de la part des habitant•es : l'agrandissement d'un centre nautique renommé «La maison de la mer» afin d'accroître l'attractivité du littoral, ainsi que la création en front de mer de 45 logements dédiés aux touristes alors qu'il est très compliqué pour de jeunes foyers de s'installer. Dans le même temps, les demandes habitantes de revalorisation

du centre-bourg restent lettre morte, justifiées par un discours d'anticipation climatique — alors que d'autres aménagements en zone vulnérable, eux, se poursuivent.

Ces choix révèlent une **urbanisation à deux vitesses**. On construit pour l'éphémère, pour l'attractivité, au détriment du quotidien, du soin, du lien. La ville se transforme pour répondre à des logiques économiques court-termistes, ce qui génère une **fragmentation** du territoire, à la fois sociale, spatiale et temporelle, entre zones touristiques denses et quartiers « fantômes » hors saison.

Le modèle dominant repose sur une économie saisonnière qui oriente les choix d'aménagement en faveur des résident•es temporaires, souvent au détriment des populations locales. Cette dynamique façonne non seulement le tissu urbain, mais aussi l'organisation des espaces publics, des services et des mobilités. En parallèle, la forte fréquentation estivale met sous tension les infrastructures et fragilise un environnement déjà soumis aux effets du changement climatique (érosion du littoral, effondrement de la biodiversité, artificialisation des sols).

La commune de Trégastel n'est pas un cas isolé, mais un terrain qui permet de **questionner l'avenir des stations balnéaires** à l'ère des transitions écologiques et sociales.

Vers une approche féministe du littoral

Alors encore imprégnée de mon travail *Scénographie de la figure féminine, entre réification et revendication*, c'est par l'**histoire des femmes** qui ont façonné le littoral que je souhaite entrer dans le territoire.

J'ai longtemps été bercé par l'imaginaire du retour de mer. Par ces figures de femmes dont le visage se perd dans l'étendue d'eau qui leur fait face, dans l'attente du retour de leur père, de leur frère ou de leur amour. Par cette image passive de la crainte et de la perte. Si ces émotions et les disparitions sont des réalités, l'attente est toute autre.



Fig. 3 Lucien, Retour de pêche en Bretagne, huile sur toile, première moitié du XXè siècle

Le **rapport à la mer** et les **professions** qui s'y rattachent se sont historiquement construits de manière **genrée**. Longtemps, la présence des femmes en mer a été perçue comme un mauvais présage, alors même que les figures de proue des navires, symboles de protection, étaient féminines. En Bretagne, les femmes ont joué (et continuent de jouer) un rôle clé dans les activités littorales. Pourtant, leur **travail** a souvent été **invisibilisé** ou assimilé à un prolongement des tâches domestiques. Les littoraux, dépeuplés des hommes partis en mer durant de longues semaines, étaient maintenus par les femmes qui assuraient le bien-être du territoire, la continuité de l'économie et du tissu social.

La participation de ces « travailleuses de la mer » a été primordiale, à la fois dans le maintien de la société et des activités économiques. Elles étaient les actrices majeures des pratiques de la **conchyliculture** et de la **récolte d'algues**, de la **fabrication des filets** de pêches, du maintien des **terres agricoles**, de la **transformation** des produits (manuellement puis de manière industrielle), de la **distribution** des denrées auprès des personnes vivants dans les terres mais aussi de la **transmission des savoir-faire** auprès de leurs enfants. Ces contributions ont été essentielles pour la survie des communautés littorales, mais rarement mises en avant.

Utiliser le terme **matrimoine** fait aujourd'hui l'objet d'un **retour nécessaire** pour souligner la place et le rôle des femmes dans la transmission des héritages culturels, matériels et immatériels. Loin d'être une création récente : son usage remonte au Moyen-Âge. Il désignait alors l'ensemble des biens transmis par la mère, en parallèle du patrimoine, associé à la lignée paternelle. C'est le XVIIème siècle qui marque le début de l'invisibilisation de mots au féminin qui exprimaient la présence des femmes en tant qu'**actrices de la société**[1], notamment par l'Académie française, quand se politise le langage et se créent les institutions culturelles, la grammaire, et les dictionnaires.

« Car le prétendu néologisme n'en est pas un et l'histoire de son existence suivie de celle de son effacement révèle tout un programme. »[2]

Il serait toutefois réducteur d'opposer strictement matrimoine et patrimoine comme deux blocs hermétiques, ou de ne voir cette répartition que comme une injustice à réparer. Ce partage des rôles, souvent très binaire -hommes/femmes- s'inscrit dans une époque, un contexte social, économique et culturel précis. Il répondait également à des nécessités pratiques : la vie des communautés littorales reposait sur une complémentarité et une adaptation constante aux rythmes de la mer, des saisons et des absences. Si la répartition genrée du travail reflète les structures patriarcales de la société, elle témoigne aussi de la capacité d'invention, de résistance et de solidarité des femmes.

Si l'imaginaire collectif peut parfois véhiculer l'idée d'un matriarcat breton, la réalité est plus nuancée : les **femmes**

1. SORBIER Marie, "Le matrimoine n'est pas un néologisme, mais un mot effacé par l'Histoire" dans *Affaire en cours*, Paris : France Culture, 2021, 9 min. [En ligne] (consulté le 17.06.2025)

2. HERTZ Ellen, «Le Matrimoine», dans Gonseth, Hainard et Kaehr, *Le musée cannibale*, 2002, p 154

ont dû composer avec les contraintes d'une société patriarcale tout en **assurant** leur propre **subsistance** et celle de leur famille. Leur rôle a longtemps été constitué d'une somme de **micro-actions** invisibilisées.

À ma connaissance, très peu de travaux croisent les approches féministes avec les enjeux d'aménagement des territoires littoraux en Bretagne. Il me semble pourtant nécessaire d'ouvrir cette voie, afin d'élargir notre regard sur les manières d'habiter, de transmettre et penser ces territoires en mutation.

En revenant à Trégastel, ce sont d'abord des traces que j'ai cherché à lire : dans les gestes, les silences, et les récits qui me sont confiés. Car derrière les paysages de cartes postales, ce sont elles qui peuvent guider vers une autre mémoire du littoral, faite de soin, de labeur, de présence constante, de résistance aussi.

Plutôt que de parler des femmes de manière abstraite, j'ai voulu partir de leurs paroles, de leurs pratiques, et de leurs manières d'habiter ce territoire. Car penser l'aménagement avec elles, ce n'est pas souhaiter assigner un genre à la ville, mais réapprendre à voir ce qui fait lien, ce qui rend vivable.

C'est aussi reconnaître que la marginalité dans laquelle les femmes ont longtemps été cantonné, dans les récits comme dans les décisions, peut devenir un **point d'observation privilégié pour inventer d'autres futurs**.

Redonner une place aux femmes dans l'histoire et l'avenir des littoraux, c'est reconnaître ces savoirs invisibles: écouter les récits des mères, des grand-mères, des usagères de l'estran, des commerçantes, et des habitantes. C'est aussi repenser les espaces publics sous l'angle du soin, de l'hospitalité, de la transmission.

Ces réflexions ont permis de constituer les problématiques suivantes :

Face à la domination du tourisme balnéaire saisonnier à Trégastel, comment faire émerger un commun vivant en valorisant un matrimoine ancré dans les récits du territoire ?

Il me faut m'immerger, tant dans la **sensibilité** au monde de chacun•e que dans l'**histoire**. Ce n'est pas tant la finalité qui m'intéresse ici, mais le ***processus***. La manière dont la matière, la réflexion et les recherches engagées peuvent s'inscrire dans le **temps** et dans les **lieux**. Car ici, l'enjeu n'est pas seulement urbanistique. Il est aussi social, écologique, mémoriel et politique.

Il s'agit de mettre en récit et d'imaginer une autre manière d'habiter le rivage, sans l'exploiter ni le figer. Si ce travail prend naissance dans le **conflit**, il tend vers une forme de **réconciliation**.

Avec les lieux. Entre les habitant•es, humains ou non. Avec la mer, la terre et leurs ressources.



Fig. 4 cartographie de la Bretagne sous le prisme du matrimoine. Illustration personnelle

MÉTHODOLOGIE

Ce qui a donné naissance à la réflexion entrepris, c'est avant tout la **sensibilité**[3].

> [Faculté d'un être vivant] *Propriété des êtres vivants d'éprouver des sensations, d'être informés, par l'intermédiaire d'un système nerveux et de récepteurs différenciés et spécialisés, des modifications du milieu extérieur ou de leur milieu intérieur et d'y réagir de façon spécifique et opportune.*
>
> [En parlant d'une personne] *Faculté de ressentir profondément des impressions, d'éprouver des sentiments, de vivre une vie affective intense.*
>
> [En parlant d'un artiste] *Faculté d'éprouver des sentiments et aptitude à les traduire, à les exprimer dans une création artistique.*

3. définitions issues du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales

Ce projet s'est constitué autour de cette valeur qui m'est chère et a lui-même pour vocation de la partager, de la faire résonner au sein du territoire.

Cependant, assez naturellement je me suis appuyée, d'une manière similaire au collectif Droit à la ville, à la **méthode régressive-progressive** développée par Henri Lefebvre[4]. Il s'agit ainsi de partir de ce qui est **déjà-là**, en l'occurrence une transformation profonde des communes littorales, pour ensuite l'analyser, «en remontant d'abord le passé à la recherche des conditions de cette actualité, avant de revenir au présent, enrichi de cette enquête, pour transformer le réel»[5]. Cette perspective m'a permis de mettre en réseau la multitude d'informations collectées qui composent les éléments du projet.

4. LEFEBVRE Henri, *Du rural à l'urbain*, Paris : éditions Anthropos, 1970, p. 63 à 78

5. Collectif Droit à la Ville, *Habiter une ville touristique. Une vue sur mer pour les précaires*, Rennes : Editions du Commun, 2023, p.32

Ainsi, dans un premier temps, pour comprendre les noeuds qui composent la commune, j'ai réalisé un important **travail**

de documentation. J'ai commencé par lire de nombreux ouvrages sur Trégastel — dont la totalité est rédigée par des habitants, ce qui fait preuve d'un fort engagement déjà présent envers la commune —, mais également sur les Côtes d'Armor et la Bretagne. J'ai arpenté les groupes Facebook informels, cherché des archives, des photographies, ainsi que tous documents d'urbanisme à disposition. J'ai tenté de comprendre les différents conflits et partis pris qui s'opposent sur le territoire.

En parallèle, j'ai eu la chance de pouvoir **rencontrer Corinne Luxembourg**, géographe, qui travaille sur la question du genre ainsi que **Guy Prigent**, qui réalise un important travail de documentation sur la place des femmes dans l'économie littorale bretonne depuis le 19ème siècle. Ces deux rencontres m'ont été d'une grande aide, conforté ma démarche et les recherches de Guy Prigent ont intensément nourri mes ressources historiques.

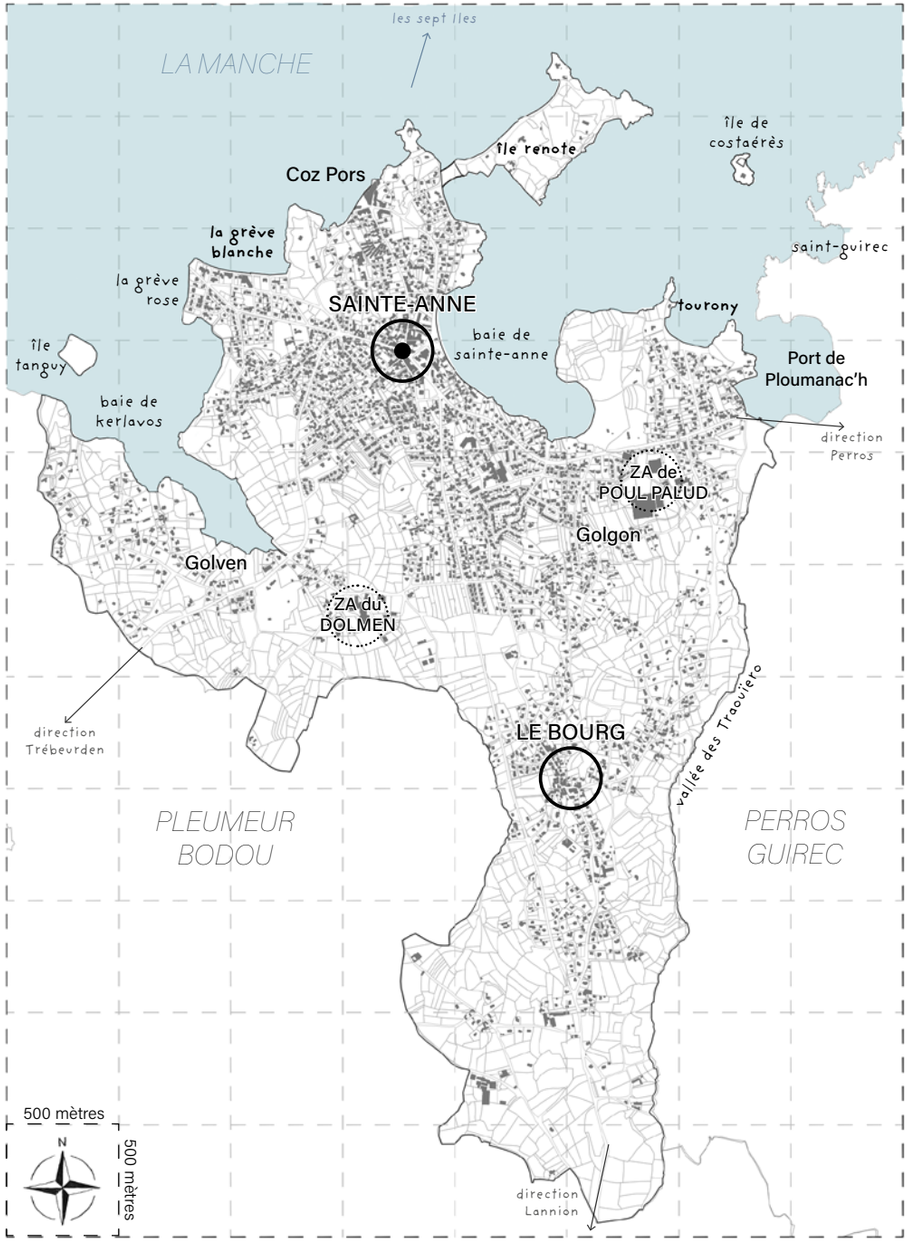
La **marche** et une **résidence régulière** à raison d'une semaine sur deux, m'ont permis de m'immerger dans les lieux et de diversifier les rencontres informelles. Jusqu'à la fin du mois de mai, j'ai réalisé une vingtaine d'**entretiens semi-directifs**, d'une à trois heures chacun, avec des habitant•es de la commune. Ce travail s'est d'abord déroulé par le biais des **associations locales** *Sites et Patrimoine* et *Respect et Protection*, de rencontres avec les **commerçantes**. Par la suite, le **bouche à oreille**, la **bibliothèque** et des flyers laissés à disposition m'ont permis de rencontrer de nouvelles personnes.

Ainsi, les entretiens se sont fait manière relativement spontanée et m'ont permis de toucher différents cercles. Mon unique volonté était de rencontrer prioritairement en entretien semi-directif des habitant•es de longues dates, qui résident de manière permanente sur le territoire.

Durant cette période, **deux temps forts** ont eu lieu : une **mise en récit** collective de trajectoires familiales en lien avec le territoire permise grâce à l'**accueil de la bibliothèque municipale**, puis une **marche collective** afin de situer ces différents récits aux côtés des femmes précédemment rencontrées.



Fig. 5
Photographie réalisée le 27 mai durant la marche collective



1
habiter Trégastel

PRÉSENTATION DE LA COMMUNE

La commune de Trégastel est située entre Pleumeur-Bodou et Perros-Guirec, et membre de la communauté d'agglomération dénommée Lannion Trégor Communauté.

Cette commune présente à la fois des caractéristiques de commune péri-urbaine, fortement attirée par la ville de Lannion, en tant que pôle urbain et où une majorité des actif•ves Trégastellois•es travaillent, mais également des caractéristiques de commune littorale balnéaire.

Population

La structure sociale de Trégastel est fortement marquée par la saisonnalité et l'importance du tourisme. Station balnéaire renommée de la Côte de Granit Rose, la commune compte environ 2 532 habitants à l'année[2], mais voit sa population multipliée par cinq en été[3], dépassant les 12 000 personnes lors de la haute saison touristique. Cette explosion démographique temporaire s'explique par la **très forte proportion de résidences secondaires** : 54% des logements ne sont occupés qu'une partie de l'année[4], accentuant la vacance résidentielle hors saison et la fluctuation de la vie locale.

La commune se distingue par une **population vieillissante**. L'âge moyen est de 52 ans, nettement au-dessus de la moyenne nationale. Près de 51 % des habitants ont plus de 60 ans, dont 31,2 % entre 60 et 74 ans et 19,7 % de 75 ans et plus, contre seulement 10,3 % de moins de 15 ans et 9 % de 15 à 29 ans. Cette pyramide des âges traduit un vieillissement marqué et une **faible proportion de jeunes**.

L'afflux important de touristes en été dynamise le commerce, la restauration et les services, mais crée aussi une forte pression sur les infrastructures, les équipements publics et la gestion des déchets. À l'inverse, hors saison, la commune a un rythme ralenti, avec une baisse d'activité et une offre de services réduite.

1. Source INSEE, 2021

2. source INSEE, 2022
3. source site web de la mairie

4. source INSEE, 2024

Le marché du travail local est marqué par une **prédominance d'emplois saisonniers** dans le tourisme, l'hôtellerie, la restauration et les services à la personne, ce qui limite la stabilité professionnelle des jeunes actifs et la pérennité des emplois à l'année au sein de la commune.

La dualité entre résident•es permanent•es, souvent âgé•es, et population saisonnière, plus jeune et diverse, peut générer un sentiment de décalage et de fragmentation sociale. La faible proportion de jeunes (seulement 10,3 % de moins de 15 ans) et d'actif•ves accentue ce phénomène. La forte spéculation immobilière liée à l'attractivité touristique rend l'**accès au logement difficile** pour les familles et les jeunes actifs, ce qui renforce vieillissement de la population permanente et la difficulté à renouveler les générations.



Fig. 1 Sainte-Anne source : site web de la mairie

Paysage

Trégastel est également caractérisée par une configuration de son **territoire très allongé** et s'étire du Nord au Sud sur une longueur d'environ 5km.

Le littoral Trégastellois, d'une longueur de 17 km dû à son **découpage** très prononcé, offre un paysage de presqu'îles et de nombreuses **covisibilités**. Le caractère **maritime** est ainsi très présent et pénètre les terres. Cela en fait un lieu remarquable pour observer l'amplitude de la marée.

En géographie physique, le **littoral** est défini comme la bande de contact entre l'hydrosphère, l'atmosphère et la lithosphère[5], auquel nous pouvons ajouter la biosphère. En géographie humaine, il est perçu comme l'espace d'influence réciproque entre les activités maritimes et terrestres. Ce point de contact entre terre et mer est depuis longtemps considéré comme un «bien rare», convoité pour son attractivité paysagère et économique.

Face aux crises environnementales – qu'il s'agisse du réchauffement climatique, de l'érosion côtière ou de l'effondrement de la biodiversité – la volonté de conserver et de protéger ces territoires s'affirme de plus en plus.

L'**estran** (ou bande intertidale) est l'espace alternativement couvert et découvert par la marée. Il est compris entre les laisses des plus hautes et plus basses mers possibles. Il peut être de nature rocheuse, sableuse - caillouteuse (plages), ou bien vaseuse[6].

Au delà de ses caractérisitiques littorales, plus au Sud, la commune se constitue d'un **paysage bocager retro littoral**.

Le Bourg et les parties hautes sont situées à une altitude d'environ 50 m. Le territoire est composé de deux lignes de crêtes. Ce relief scinde la commune en deux secteurs qui s'ouvrent respectivement sur la baie de Sainte-Anne - Poul Palud à l'Est et la Baie de Kerlavos à l'Ouest. La vallée des Traouïero quant à elle, dessine la limite communale Est avec Perros-Guirec.

Ces lignes de crêtes permettent des covisibilités de clocher à clocher

5. Source Géoconfluences



Fig. 2 Vers la mer source : site web de la mairie

6. Source Géoconfluences



Fig. 3 Le Bourg source : site web de la mairie

Mobilité

La présence de la RD 11, départementale traversant la commune sur toute sa longueur a eu un impact fort en favorisant les parcours de transit au détriment des mobilités douces. De même le long de la RD 788 qui traverse la commune de l'Est à l'Ouest en direction de Perros-Guirec ou Pleumeur-Boudou, a vu le développement d'une urbanisation linéaire, notamment pour les activités commerciales qui ont cherché et cherchent toujours à profiter de cet effet vitrine. Ces deux voies sont particulièrement chargées l'été, avec l'arrivée massive des touristes **vers la côte**.



Fig. 4 Carte des mobilités - Trégastel

Il existe également une diversification des différents **circuits de randonnées** : GR 34 (sentier des douaniers) et la vélomaritime. Le GR 34 longe la côte de Trégastelet des variantes permettent de se rendre dans des lieux patrimoniaux ou plus reculés, mais aussi de rejoindre les communes voisines, notamment Pleumeur-Bodou et Perros-Guirec. Il existe également un réseau de chemins dans les zones naturelles et agricoles qui n'est pas nécessairement signalé.

La commune est inscrite au Plan Départemental des Itinéraires de Promenade et de Randonnée.

Urbanisation

Morphologiquement, Trégastel présente une urbanisation en «**tissu pavillonnaire diffus**», caractérisée par une prédominance de maisons individuelles implantées sur de grandes parcelles, juxtaposition de quartiers résidentiels, de zones naturelles et de secteurs d'activités. Cette forme urbaine, peu dense, a longtemps reposé sur l'étalement urbain et la consommation d'espace, générant une **fragmentation du territoire** et une **forte pression foncière**, accentuée par la demande de résidences secondaires.

L'évolution des zones agricoles de Trégastel reflète les dynamiques de pression urbaine et de transformation des usages du sol caractéristiques du littoral breton.

Historiquement, la commune disposait de surfaces agricoles importantes, mais la forte urbanisation liée au développement touristique et résidentiel a entraîné une **réduction progressive de la surface agricole utile** (SAU), particulièrement marquée entre 1988 et 2000 avec des pertes supérieures à 25 % dans certaines communes littorales voisines[7].

Selon les données d'occupation des sols, les zones agricoles, classées « A » dans le Plan Local d'Urbanisme (PLU), représentaient environ 17,6 % du territoire communal, avec des systèmes culturaux et parcellaires complexes occupant 123 hectares[8]. Ces espaces sont morcelés et souvent interrompus par des zones urbanisées, ce qui limite la continuité des exploitations et accentue la fragmentation du paysage rural.

Face à la loi Climat et Résilience et à l'objectif de Zéro Artificialisation Nette, la commune se doit de renforcer la protection des zones agricoles dans son PLU, limitant leur constructibilité pour préserver les terres agricoles restantes et maintenir une activité agricole locale. Cependant, la pression foncière reste forte, notamment du fait de la demande en logements et de la spéculation liée aux résidences secondaires, ce qui continue de fragiliser le tissu agricole et les zones non artificialisées.

7. Lannion Trégor Communauté, "Diagnostic Prospectic", SCoT du Trégor, 2020, p. 109

8. Données issues du recensement général agricole de 2010

VIVANTES FIGURES, OU LES CORPS QUI FAÇONNENT L'IDENTITÉ DU TERRITOIRE

Granit rose

Le granit rose est ce qui constitue l'attrait majeur pour les lieux. Cependant, plus qu'un décor naturel spectaculaire, il compose la mémoire du territoire, sa matière vivante et structurante. Issu d'un lent processus géologique datant de plus de 300 millions d'années, ce granit unique au monde s'impose par sa teinte chaude, variant du rose pâle au rouge profond, selon la lumière, l'humidité et l'heure du jour. Ces roches sculptées par les éléments dessinent un paysage à la fois monumental et intime, dans lequel chaque chaos granitique devient un repère sensible qui porte un nom.

D'un point de vue géologique, le granit de la Côte de Granit Rose est composé de quartz, de mica, et de feldspaths potassiques[9]. Cette composition minéralogique lui confère sa teinte si singulière, rare à l'échelle mondiale. Il s'est formé en profondeur, lors du refroidissement lent d'un magma pendant l'orogenèse hercynienne[10]. L'érosion a par la suite découvert ces masses granitiques, que les vents, les pluies, le gel et le ressac ont sculptées au fil des millénaires.

9. GRAVION Eric et GUERIN Odile, "L'origine du granit rose", Perros-Guirec : La maison du littoral, 2015 [En ligne] https://www.perros-guirec.com/app/uploads/perros-guirec/2022/11/expo_origine_du_granit_roseBD.pdf (consulté le 08.05.2025)

10.Période de formation de montagnes qui a eu lieu il y a environ 300 à 350 millions d'années, lorsque d'anciens continents sont entrés en collision pour former le supercontinent Pangée.

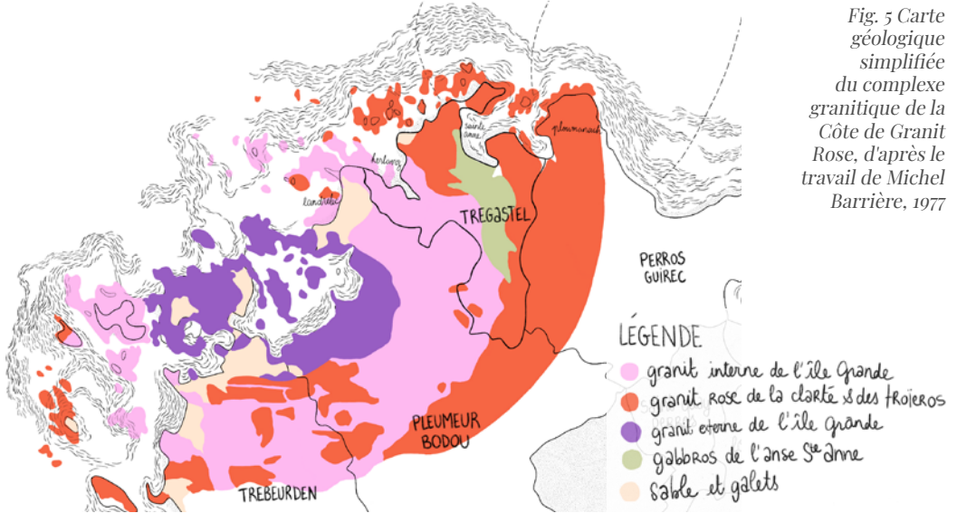


Fig. 5 Carte géologique simplifiée du complexe granitique de la Côte de Granit Rose, d'après le travail de Michel Barrière, 1977

Fig. 6 illustration d'un habitat troglodyte

Fig. 7 et 8 photographies personnelles



Le granit rose participe à **l'identité** des Côtes d'Armor, et plus encore celle de Trégor. On en trouve dans les sentiers, les murets, les maisons, les chapelles, les ports. Il témoigne d'un rapport ancien entre les habitant•es et leur milieu.

D'abord extrait de manière artisanale sur le littoral, cette exploitation migre dans des carrières suite aux mobilisations du *Syndicat artistique de protection des sites pittoresques de Ploumanac'h* dont l'objectif est de préserver l'aspect naturel des rochers. Une carrière s'ouvre ainsi à La Clarté (quartier de Perros-Guirec) à partir de 1902 et poursuit toujours son activité.

Les chaos granitiques ont directement servi d'habitations à certaines familles plus précaires et cela jusque la moitié du XXème siècle. Ils sont à la fois abris, matières premières, ressource économique, et support d'un savoir-faire transmis de génération en génération.

Mais au-delà de son utilité, le granit rose est une matière qui touche, qui émeut. Il habite les souvenirs d'enfance, les balades au bord de mer, les moments de silence face à l'horizon. Dans un monde qui se transforme, il ancre. Il réconcilie le temps long de la géologie avec celui du monde vivant.

Aujourd'hui, alors que le littoral connaît une forte pression touristique et une transformation rapide de ses usages, préserver le granit rose ne signifie pas seulement protéger des roches. C'est avant tout prendre soin du **lien sensible** qui nous lie à la **terre**, au **vivant**, à l'**histoire**, ainsi qu'aux **gestes** discrets de celles et ceux qui nous ont précédé.

Préservation et maintien de la biodiversité

La commune de Trégastel et la côte de Granit Rose plus généralement, s'inscrit dans un ensemble d'actions coordonnées en faveur de la préservation des paysages littoraux et de la biodiversité. L'équilibre entre fréquentation touristique, patrimoine naturel sensible et enjeux d'aménagement implique des outils réglementaires rigoureux, des dispositifs de gestion concertés, ainsi qu'une implication croissante des acteurs locaux.

Le territoire de Trégastel et de la Côte de Granit Rose bénéficie de différents **dispositifs réglementaires** visant à protéger ses milieux naturels :

- **Les réserve naturelle des Sept-Îles** : cette zone marine, qui s'étend au large mais impacte la gestion des flux touristiques terrestres, protège des habitats et des espèces d'intérêt communautaire. Trégastel, bien que plus en retrait des Sept-Îles que Perros-Guirec, est directement concernée par la régulation des usages littoraux (navigation, observation, sports nautiques) qui peuvent affecter la tranquillité des espèces protégées comme le macareux moine ou le fou de Bassan.

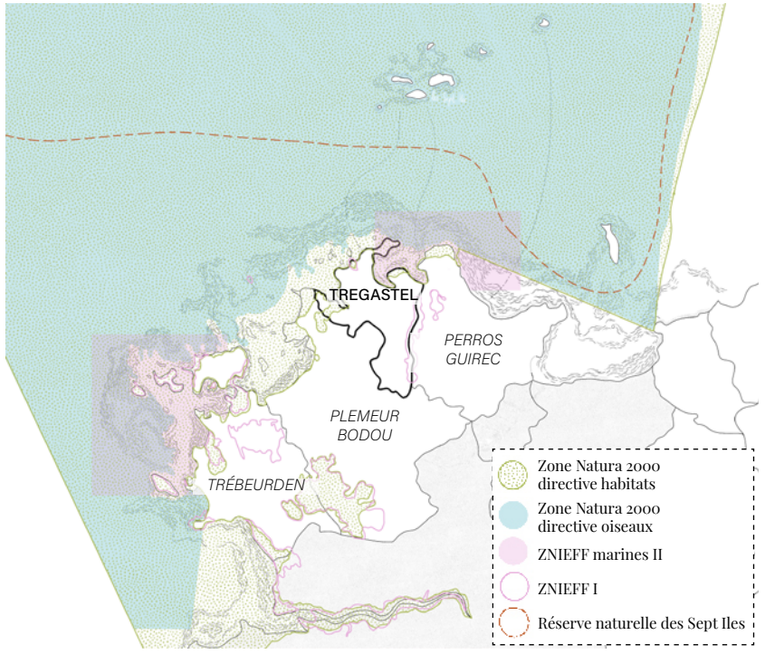
- **Natura 2000** : ce réseau est un dispositif européen de conservation de la biodiversité mis en place par la directive "Habitats-Faune-Flore" et la directive "Oiseaux". Il vise à préserver des habitats et des espèces rares ou menacés à l'échelle européenne, tout en conciliant protection de la nature et activités humaines durables. Autour des Trégastel, les dispositifs sont mixtes : marins et terrestres.

- **ZNIEFF** (Zones Naturelles d'Intérêt Écologique, Faunistique et Floristique) : plusieurs zones sont recensées sur Trégastel, notamment le cordon dunaire de Toul Bihan et la vallée humide de Poul Palud. Ces inventaires scientifiques permettent d'orienter les décisions d'urbanisme et de limiter l'artificialisation des zones sensibles.

- **Espaces remarquables du littoral** : ces secteurs bénéficient d'une protection renforcée dans le cadre de la loi Littoral. Ils incluent les dunes, estran, zones humides, et espaces boisés. À Trégastel, cela limite toute extension d'urbanisation en continuité directe du rivage dans les zones non urbanisées.

- **Réseau du Conservatoire du Littoral** : la presqu'île Renote est l'un des principaux sites protégés par cet établissement public. Ces terrains sont désormais inconstructibles, gérés dans une optique de conservation écologique et d'ouverture raisonnée au public.

Fig. 9 Carte des zones protégées de la Cotes de Granit Rose



2
un territoire convoité

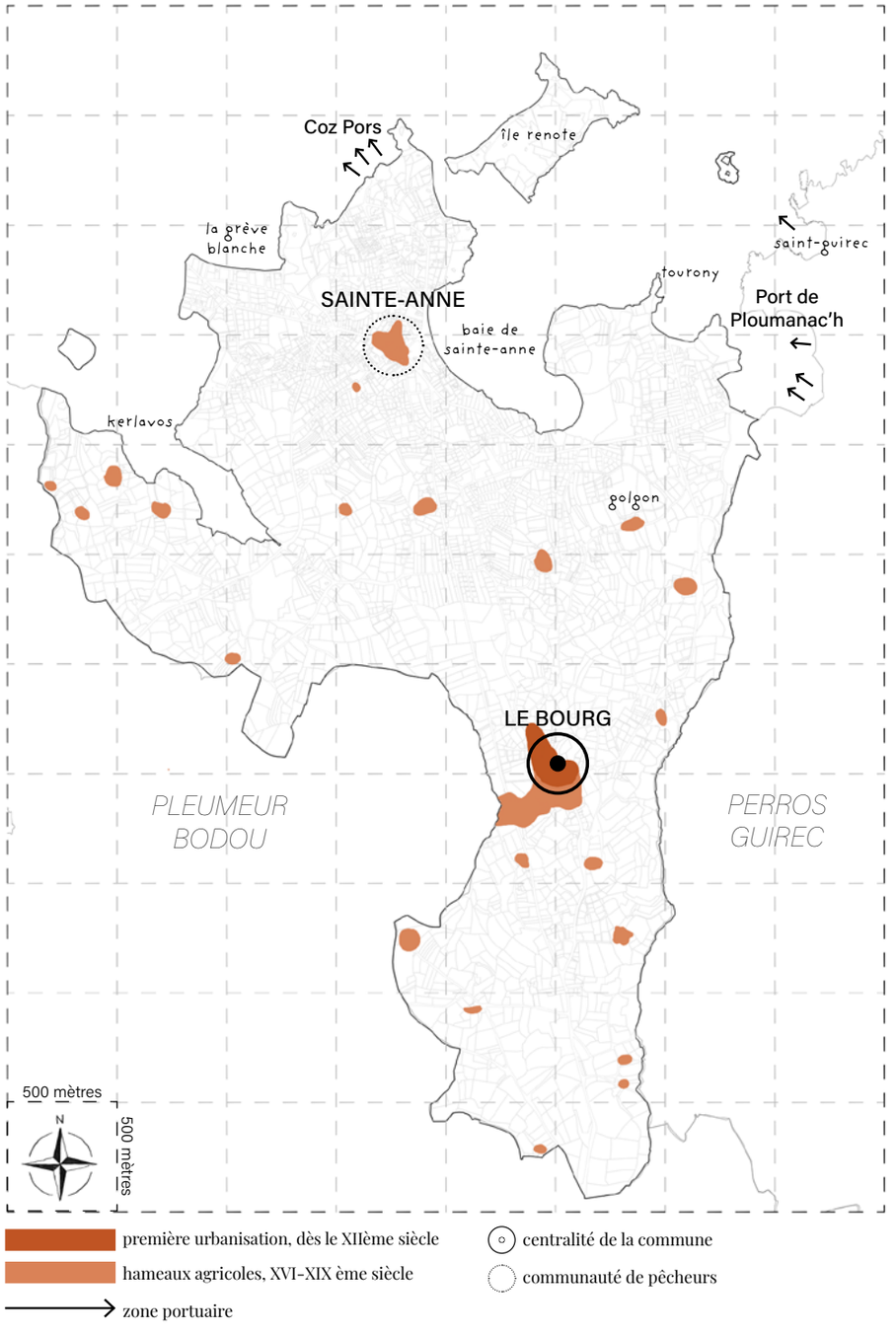
d'une littoralité d'usages à une littoralité d'agrément

*Elles disent qu'elles sont fabriquées par leurs **relations**, que leurs relations précèdent leur existence.*

*Elles disent que c'est pour ça qu'elles ont besoin des rochers **tout le temps tout le temps tout le temps**.*
Que sans les arbres elles oublient qui elles sont en train de devenir.

Rivière Léa, L'odeur des pierres mouillées, éditions du commun, 2023, p. 18

PLAN DE TRÉGASTEL EN 1870



JUSQU'AU XIXE SIÈCLE

Trégastel : une histoire entre terre et mer

Avant la fin du XIXe siècle, les activités économiques des habitant•es étaient variées. Cependant, **l'agriculture** (orge, seigle, froment, avoine) et **l'élevage** avaient une place importante à terre. De nombreux moutons vivaient sur les plaines de Sainte-Anne. En parallèle, l'économie communale s'articulait autour de la **pêche** de maquereau, de lieu, de bar et de congre. La pêche était ensuite confiée à des ateliers de séchage situés sur le littoral puis était envoyée vers la Normandie.

Les pêcheurs vivaient exclusivement dans les quartiers de Sainte-Anne et de Coz Pors. Plusieurs familles vivaient dans des habitats troglodytes, au sein même des chaos granitiques.

Durant les grandes marées, s'additionnait la **récolte du goémon**. Cette algue marine est utilisée à la fois comme fertilisant pour les cultures, mais ses cendres permettent également de créer de la soude, nécessaire à la fabrique du verre.

Les **structures urbaines** étaient donc liées à cette organisation économique. Le territoire s'organisait autour des **hameaux agricoles** dispersés sur la commune, mais aussi autour des littoraux dans des anses qui permettent de s'**abriter du vent** (Coz Pors l'été, la baie de Sainte-Anne et le Port de Ploumanac'h). Au XIXème siècle, le quartier Sainte-Anne est le plus peuplé de la commune et majoritairement habité par des pêcheurs, bien que la centralité, se situait en hauteur et reculée dans les terres, dans le quartier qui s'appelle toujours Le Bourg aujourd'hui.



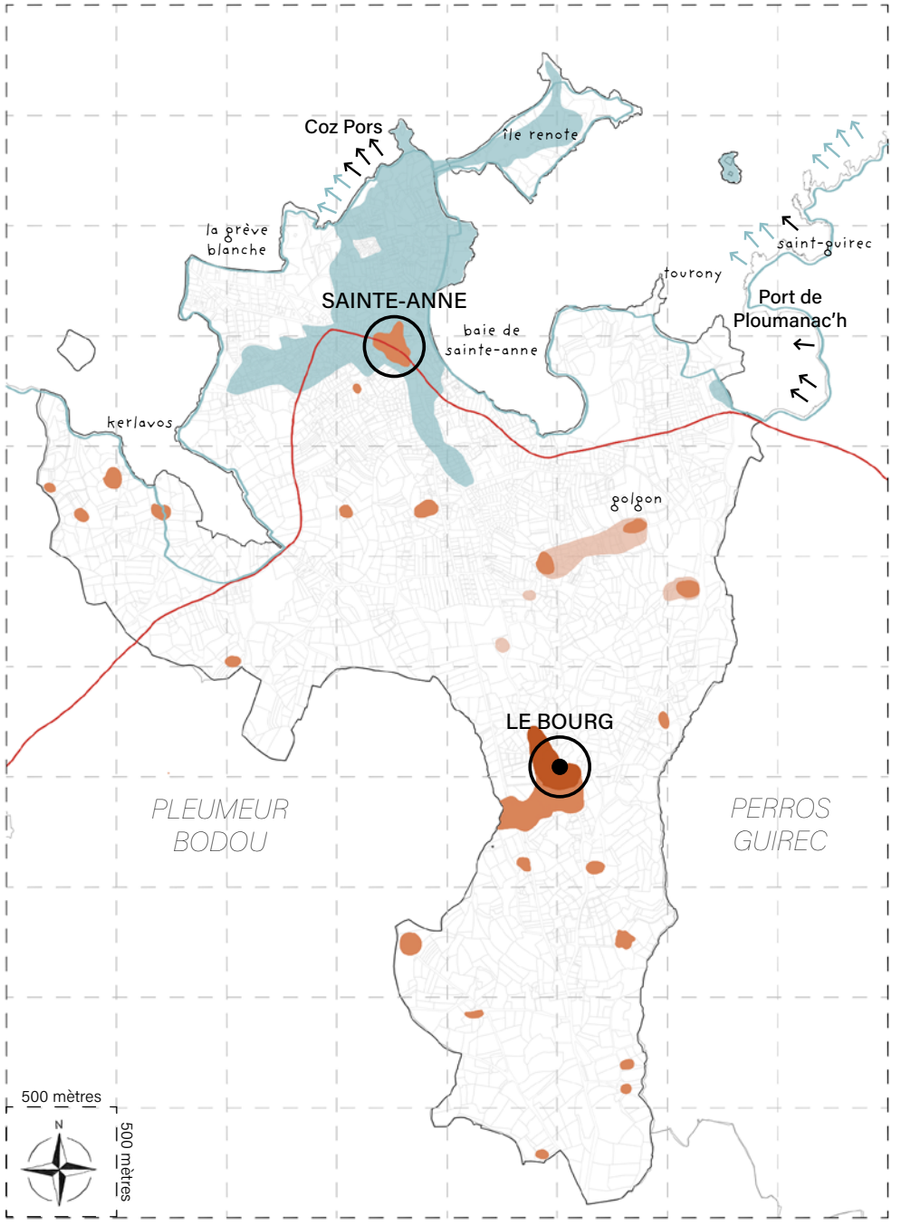
Fig. 1 : Illustration personnelle de la plage du Coz Pors avant 1870

Dans cette économie traditionnelle, les femmes sont au cœur de la vie agricole et littorale. Elles participent activement aux travaux des champs (semis, moissons, entretien du bétail), assurent la gestion de la maisonnée, mais aussi la transformation et la conservation des produits (lait, poisson séché, pain). Lors des grandes marées, elles contribuent à la récolte du goémon, ressource essentielle pour l'agriculture locale. En l'absence des hommes partis en mer, elles assurent la continuité de la vie économique et sociale du village, transmettant savoirs et pratiques aux plus jeunes.



Collection de cartes postales prêtées par l'association Cotes de Granit Rose : Respect et Protection

PLAN DE TRÉGASTEL EN 1920



construction des premières villas, début XXème

Le littoral comme lieu ressource

Dans son ouvrage *Métaphysique d'un bord de mer*[1], Pierre Cassou-Noguès développe l'idée selon laquelle le désir du littoral est né de la volonté de se confronter à un milieu abiotique dont les éléments perturbent le rapport à l'espace et au temps. À la fin du XVIIIe siècle, le mouvement romantique redéfinit la perception du paysage, plaçant la nature au cœur des préoccupations esthétiques et littéraires. Les littoraux, encore peu touchés par l'anthropisation, sont alors idéalisés et considérés comme des espaces privilégiés d'observation. Ce regard, à la fois esthétique et scientifique, réintroduit la plage dans son rôle de lieu de contemplation et de bien-être, influencé par les courants aristocratiques et bourgeois. Elle devient ainsi un terrain d'expérimentation et de jouissance esthétique, légitimée par des justifications médicales et sanitaires.

1.CASSOU-NOGUES Pierre, *Métaphysique d'un bord de mer*, Paris : éditions du Cerf, 2016, 384 p.

La station touristique s'invente dans la ville de Bath en Angleterre[2]. Au milieu du XIXème siècle, les aristocrates créent un nouvel espace, lieu de repos et de bien-être dans lequel il faut se présenter. C'est un tournant dans l'histoire du tourisme et un bouleversement géographique. En Angleterre, puis en France, ces pratiques modifient l'équilibre résidentiel et identitaire des communes propices à ces développements. Le tourisme, encore réservé aux classes les plus élevées, s'organise comme marché et se diffuse par imitation.

2. Collectif Droit à la Ville, *Habiter une ville touristique. Une vue sur mer pour les précaires*, Rennes : Editions du Commun, 2023, p.

Cependant, ce "désir de rivage"[3], semble apparaître sans considérer l'expérience du monde vivant non-humain. Leur prise en compte se matérialise généralement sous forme de nuisibles : méduses, vives, algues, goëlands "voleurs" et toutes formes d'espèces indésirables. De la même façon, la mise en tourisme des communes littorales a relégué certaines pratiques habitantes autochtones à l'ordre de la gêne (pêche à pied qui retourne la plage, déchargement du poisson et des algues "malodorant", habitats précaires).

3. BEAU Rémi, "Transformer nos désirs de rivage", *Rencontres. Sciences Friction. Pour repenser les rapports entre l'homme et le littoral*, rentrée 2023, n°3, p. 14

Mise en tourisme de Trégastel

Les bains de mer voient le jour dans les Côtes d'Armor (alors encore nommées les Côtes du Nord) au sein de la commune de Saint-Quay-Portrieux. Dès 1840, des familles guingampaises aisées y passèrent leurs vacances, accueillies par les Filles des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie[4]. La bourgeoisie lannionnaise, quant à elle, se rend à Trégastel pour le repos dominical dès les années 70. En 1872, un service de transport est mis en place au départ de Lannion, tandis que, La Maison des Bains ouvre ses portes tous les dimanches dans le quartier Saint-Anne de Trégastel[5]. Cette première vague touristique, alors encore minime, crée de premiers conflits. Les échanges entre les Trégastellois•es et les Lannionnais•es se composent d'insultes et la population locale souffre de la dégradation de ses terres agricoles.

4.MAZÉ Emmanuel, *Trégastel, Le passé retrouvé*, 1994, p. 141

5. *Ibid.*, p. 145

En 1881, alors que la voie de chemins de fer est prolongée jusqu'à Lannion, des parisien•nes s'intègrent à cette population touristique. En 1884 est édifié le couvent-hôtel nommé le Castel Sainte-Anne, dirigé par les Filles des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie venues de Saint-Quay. Suite à cette construction sur le littoral, les cabines de plage et les bains de mer se développent autour de la plage de Coz-Pors.



Fig. 2 : La Descente à la Mer du Castel Sainte-Anne, ancienne carte postale

Figures féminines : entre vitrine touristique et travail invisible

Au début du XXe, le développement du tourisme balnéaire s'accompagne d'une transformation des représentations et des rôles féminins sur le littoral. L'image de "la femme" devient un puissant ressort de **communication** : affiches, cartes postales et publicités mettent en scène des baigneuses, jeunes femmes en costume marin ou mères attentives profitant de la plage, symboles d'élégance et de modernité. Cette **iconographie** participe à façonner le désir de littoral et à attirer les visiteurs, mais elle reste ambivalente : elle accorde aux femmes bourgeoises une forme d'accès à l'espace public et au loisir, tout en les maintenant sous le **regard social** et dans des **normes** strictes de respectabilité et d'apparence.

La plage devient un **théâtre social** dans lequel on apparaît. Cette dimension théâtrale du littoral se retrouve également dans la culture populaire : la figure de **Bécassine**, créée en 1905, incarne la Bretonne naïve, servante venue de la campagne, souvent moquée mais attachante, dont les aventures traduisent autant la fascination que la condescendance des élites urbaines pour le monde rural et littoral. Personnage emblématique, Bécassine reste aujourd'hui une référence vivace. A la veille de la seconde guerre mondiale, un film est tourné à Trégastel, rappelant le lien profond entre imaginaire national et réalité locale. L'image des Breton•nes fut tant dévalorisée que le film ne put être projeté dans la région.

Dans cette ambivalence, la réalité des femmes locales évolue : nombre d'entre elles travaillent dans les hôtels, les maisons de bains, les pensions de famille, les restaurants ou au service des vacancier•es. Elles assurent l'entretien, la cuisine, la lessive, l'accueil, et participent ainsi directement à l'économie touristique qui se met en place. Pour beaucoup, le tourisme crée de nouvelles opportunités économiques, mais le plus souvent dans des emplois précaires, saisonniers ou peu valorisés. L'écart se creuse alors entre la figure idéalisée de la vacancière, vitrine du nouvel art de vivre balnéaire, et le travail invisible ou dévalorisé des habitantes, comme l'illustre la figure de Bécassine, toujours moquées et cantonnées aux coulisses de cette transformation.

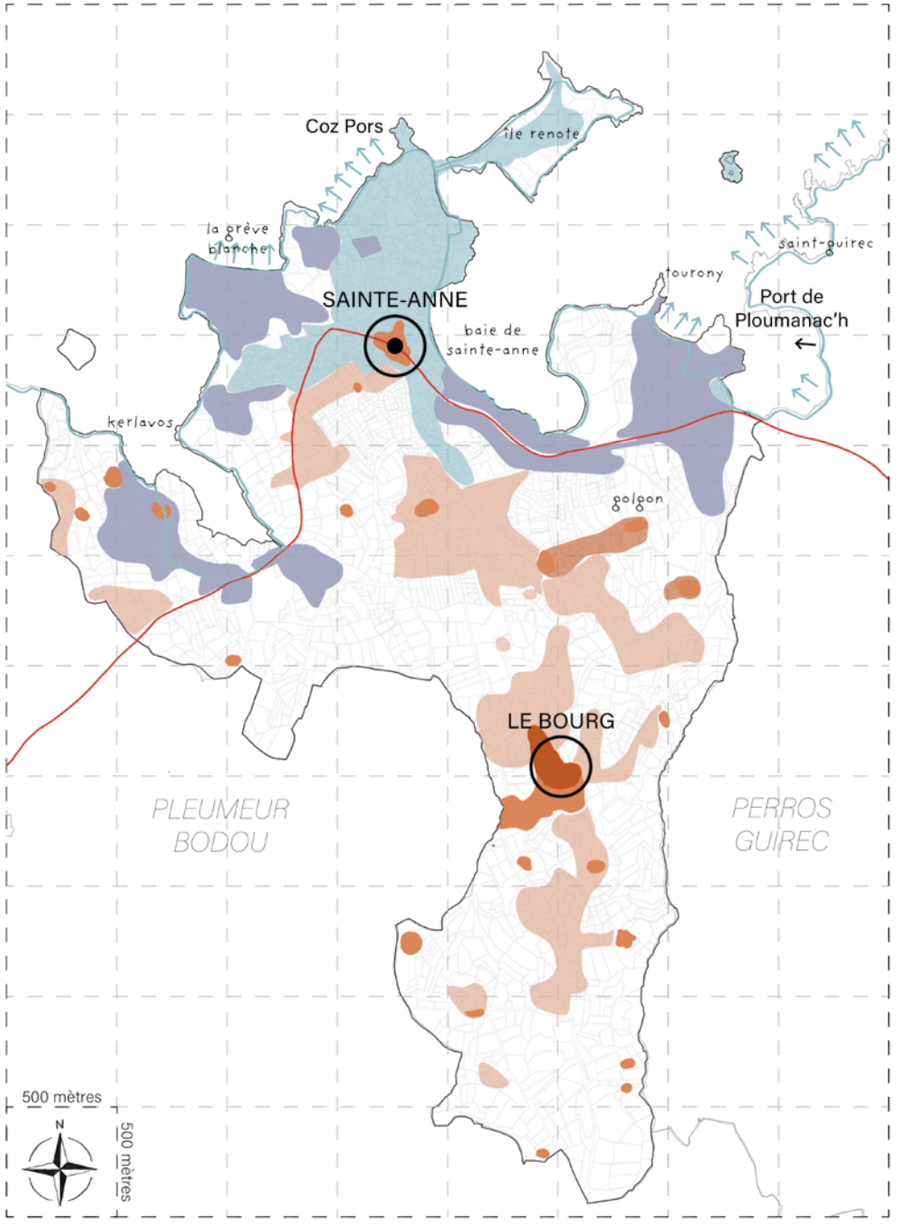


Fig. 3 : extrait du film Bécassine tourné en 1939 par Pierre Caron



Fig. 4 : Affiches touristiques historiques © Musée Départemental Breton (2017)

PLAN DE TRÉGASTEL EN 1970



D'une littoralité d'usages vers une littoralité d'agrément

Cette nouvelle économie marque le début de la transformation de la commune. **Au début du XXe siècle**, Trégastel est un village côtier dispersé, composé d'un centre-bourg modeste, de hameaux agricoles et de quelques maisons en bord de mer. L'économie repose sur la pêche, la marine marchande, l'agriculture vivrière, les carrières de Granit Rose, et dans une moindre mesure la récolte du goémon. Le rythme de vie suit les marées, les saisons, les foires, et les évènements religieux.

La commune attire des estivants venus profiter des bienfaits de l'air marin et des bains de mer. De grandes **villas** se construisent à l'écart du bourg, sur les **hauteurs** et près des **plages**. Le centre-bourg, resté rural, vit encore au rythme de la paroisse, de l'école et de quelques commerces.

Un tournant majeur survient en 1918 avec l'achèvement de la route en corniche qui relie Perros-Guirec au quartier de Sainte-Anne à Trégastel. Cette infrastructure offre une vue sur la mer et facilite l'accès au littoral pour les premiers vacanciers. Elle modifie le développement urbain en impulsant un **glissement de la centralité vers le front de mer**. Le quartier de Sainte-Anne s'impose peu à peu comme le nouveau cœur de la commune, au détriment du bourg ancien, plus en retrait dans les terres. L'apparition des congés payés en 1936 augmente le phénomène de touristification.

L'ascension du quartier de Sainte-Anne s'achève symboliquement avec la construction de la mairie en 1950. Ce bâtiment administratif ancre durablement la centralité sur le littoral, dans une logique de valorisation touristique du territoire. Le bourg originel devient alors une centralité secondaire, plus résidentielle.

Pendant les Trente Glorieuses, Trégastel connaît un fort développement estival. La Grève Blanche, encore peu

urbanisée au milieu du siècle, devient l'un des lieux les plus prisés pour les résidences secondaires. Des immeubles, lotissements et campings s'installent et participent à une **artificialisation progressive du rivage**. Parallèlement, la commune continue d'investir dans l'accueil touristique : routes, places de parking, sentiers côtiers. La vie à l'année, quant à elle, devient de plus en plus difficile à maintenir dans certains quartiers, faute de logements accessibles.

À la fin du siècle, le littoral est fragilisé par les usages intensifs et les **marées noires** successives. Suite aux castastrophes de 1967, 1978 et 1980, la première **manifestation** se forme à Trégastel le 23 mars 1980 et réunit environ 5000 personnes[7]. Ce souvenir marque les esprits et différentes habitantes rencontrées me relatent les souvenirs de voir les larmes de leurs ailleux couler face à la mer[8].

En parallèle, la commune prend la mesure des déséquilibres induits par la surfréquentation estivale et la pression foncière. La population permanente baisse, les logements vacants augmentent. C'est notamment en 1982 que l'on voit les chiffres basculer : 47,7% des logements sont désormais des résidences secondaires[9].

Au cours de ces transformations, l'association très active *Sites et Patrimoine* se forme en 1974. Une prise de conscience environnementale et patrimoniale émerge, avec la volonté de préserver les chaos granitiques et les milieux naturels sensibles, réaménager les espaces publics pour les rendre plus vivables hors saison, maintenir une qualité de vie pour les habitant•es à l'année.

7. "Marées noires. La révolte du Trégor", Journal Le Trégor, n°26, 28 juin 1980, p. 2

8. Voir Annexe "Paroles habitantes - Territoire"

9. selon l'INSEE

Tensions foncières

Dans de nombreuses communes bretonnes, particulièrement celles littorales, la question foncière est devenue un enjeu central. Elle touche à l'équilibre entre résidence permanente et résidence secondaire, à l'accès au logement pour les habitant•es à l'année, aux logiques de spéculation, mais également à la capacité d'un territoire à **rester habitable par celles et ceux qui le font vivre**.

En Bretagne

12% des logements sont des **résidences secondaires**[10].

65% des logements situés à **moins de 2 km du rivage** sont des **résidences secondaires**[11].

Dans cette même dynamique, Trégastel est aujourd'hui confrontée à une pression immobilière intense, renforcée par l'attractivité du littoral et l'effet conjugué de plusieurs dynamiques : hausse des résidences secondaires, raréfaction du foncier constructible, renouvellement urbain orienté vers le tourisme, et retrait progressif des services de proximité. Le prix moyen du mètre carré y dépasse désormais les capacités des jeunes ménages locaux, des familles mono-parentales ou des saisonniers.

À Trégastel

53% des logements sont des **résidences secondaires**[12].

Le prix médian du mètre carré est de 4096€[13], soit le **double du prix médian de vente au sein du département** des Côtes d'Armor[14].

Dans ce contexte, les terres habitées deviennent des terrains de convoitise. Les maisons anciennes sont rachetées, rénovées, puis louées durant la belle saison à l'aide de

10. LESAGE Éric, "En Bretagne, la moitié des résidences secondaires sont détenues par des habitants de la région ou des Pays de la Loire", INSEE Analyse Bretagne, n°117, mai 2023 [En ligne] file:///C:/Users/User/Downloads/br_ina_117.pdf (consulté le 14.06.2025)

11. *Ibid.*

12. selon l'INSEE

13. Estimation de Ouest France Immo [En ligne] https://www.ouestfrance-immo.com/evolution-prix-immobilier-vente/maison-tregastel-22730/

14. *Ibid.*

plateformes telles que Airbnb. Les espaces interstitiels sont valorisés selon une logique de densification marchande, sans attention portée à la qualité des usages, à la mémoire des lieux ou aux attachements qui s'y tissent.

Cette tension foncière révèle une fracture : celle entre un littoral à habiter et un littoral à consommer. Elle pose la question politique suivante : qui a droit d'habiter ici ? Et plus encore : quelles formes de présence, de transmission et de soin voulons-nous préserver face aux logiques spéculatives ?

Un développement communal tourné vers les infrastructures touristiques

À Trégastel, plusieurs projets structurants sont actuellement en cours de développement. Portés par la commune, ils renforcent une orientation claire : faire du littoral la vitrine de l'attractivité touristique.

La **Maison de la Mer**, prévue à la Grève Blanche, est pensée comme un équipement public qui doit accueillir un nouveau centre nautique. Implantée en façade maritime, au cœur de l'espace balnéaire, elle incarne une volonté de consolider l'image de Trégastel comme station tournée vers la découverte maritime.

Le réaménagement du centre Belambra, quant à lui, poursuit une logique d'hébergement touristique de standing. L'extension des capacités d'accueil et la montée en gamme du complexe visent à renforcer la présence d'un tourisme résidentiel, concentré sur la saison estivale. Ces investissements, bien que porteurs d'effets économiques ponctuels, s'inscrivent dans une logique d'attractivité saisonnière au détriment d'une réflexion sur le territoire à l'année.

Pendant ce temps, le quartier de Sainte-Anne, situé

en retrait de la côte, reste à l'écart des politiques d'investissement. Il concentre pourtant une grande partie de la vie locale : logements permanents, école, services, espaces publics du quotidien. C'est un quartier vécu, habité, mais qui souffre d'un manque de reconnaissance symbolique et d'aménagements adaptés.

Face à ces orientations, une question se pose : comment penser un équilibre entre l'hospitalité touristique et la qualité de vie des habitantes ? Comment redonner de la centralité à Sainte-Anne, non comme un lieu oublié, mais comme le cœur social et vivant de la commune ?

Le projet de Sainte-Anne, source de conflits

Le quartier Sainte-Anne, situé au cœur de Trégastel, occupe une place centrale dans l'histoire et la vie sociale de la commune. Depuis le XIXe siècle, il s'agit du secteur le plus densément habité. Aujourd'hui encore, il concentre des fonctions essentielles à la vie collective : la bibliothèque municipale, l'office de tourisme, un espace dédié à la jeunesse, ainsi que le centre des congrès.

Autour de la place Sainte-Anne, les rues adjacentes accueillent commerces de proximité, bars, restaurants et structures saisonnières. Cet ensemble forme un **noyau d'animation communale** fort. La place du marché, vaste étendue d'asphalte, reste prioritairement dédiée à la voiture individuelle, n'accueillant le marché que le lundi matin.

La situation géographique de Sainte-Anne renforce sa valeur stratégique : elle constitue un **lieu de passage majeur**, notamment grâce à la présence du sentier de grande randonnée GR34 qui longe le quai. Elle opère la **jonction entre la centralité communale et le front littoral**, tissant un lien quotidien entre habitant•es, promeneur•euses, et visiteur•euses.

Pourtant, la place reste peu hospitalière, dominée par le stationnement automobile, la présence de bâtis sous-utilisés, et pauvre en dispositifs d'appropriation.

Le projet communal : une consultation faussée

Aujourd'hui cet espace est au cœur de tensions importantes liées à un projet de réaménagement envisagé par la municipalité. En 2021, est lancé un programme qui, comme inscrit sur le site de la municipalité, vise à :

- Définir le **périmètre physique de la restructuration** : espaces publics du cœur de ville, liaisons avec les autres quartiers, bâtiments publics
- Inventorier les **usages et besoins** actuels et futurs
- Conforter le **rôle social du cœur de ville**

Dans un premier temps, deux bureaux d'études ont été mandaté pour réaliser un **audit technique** des trois bâtiments présents sur la place :

- La **bibliothèque** présente des fissures au sol et sur le mur.
- Le **centre des congrès** souffre de corrosion, de désordres structurels sur les charpentes bois et de quelques fissures sur ses éléments porteurs.
- L'ancienne **poste** connaît des problèmes d'étanchéité en sous-sol et quelques désordres de façade, mais reste en bon état général.

Ces désordres **ne compromettent pas la pérennité des bâtiments**, comme le conclut le rapport d'audit. Néanmoins, **le projet d'aménagement qui suit prévoit leur démolition**, sans justification convaincante ni réel débat sur l'opportunité de leur réhabilitation.

Parallèlement, un questionnaire est adressé aux habitant•es pour sonder leurs attentes. Les résultats révèlent[15] :

- Un fort attachement aux **activités associatives existantes**
- Une demande de **regroupement des associations** au sein du centre des congrès ;
- Des remarques sur **l'accessibilité**, en particulier pour les personnes à mobilité réduite ;
- Une priorité donnée aux **aménagements extérieurs** (place du marché, quais, sentiers, cheminements).

Cependant, cette démarche est suivie d'une concertation réduite à un **vote entre trois scénarios préétablis**. Aucune co-conception, aucun atelier citoyen, aucune discussion sur les valeurs ou les usages ne sont réellement mis en place. Le processus dit «participatif» est ici instrumentalisé.
Il sert à valider des orientations déjà figées.

Un projet générique, déconnecté du lieu

Ces votes donnent lieu à la création du **schéma d'intervention final** qui se décline **en trois phases** :

1. Réaménagement de la place du marché (végétalisation, halle, parking restructuré) ;

2. Démolition et reconstruction d'un bâtiment accueillant office de tourisme, bibliothèque, commerce, foyer jeunes et logements ;

3. Démolition du **centre des congrès**, remplacé par un bâtiment dont l'architecture reste à définir.

Le nouveau bâtiment envisagé pour la place Sainte-Anne (voir Fig. 7) est un volume rectangulaire à l'enduit clair et toiture double pente en ardoise. Son architecture standardisée semble issue d'un catalogue de lotissement, **sans lien avec la matérialité, l'échelle ou l'esprit du site.** Aucune mention n'est faite de la fontaine Sainte-Anne, élément matrimonial majeur au cœur de la place.

15. Issus des questionnaires disponibles sur le site de la mairie



Fig. 5 : Schéma global de l'aménagement de Sainte-Anne, présenté en décembre 2024



Fig. 6 : Travaux en cours dans la rue du Général de Gaulle
L'exemple d'une architecture générique



Fig. 7 : Le bâtiment projeté de l'office de tourisme, de la bibliothèque, espaces jeunes et logements

De vives oppositions

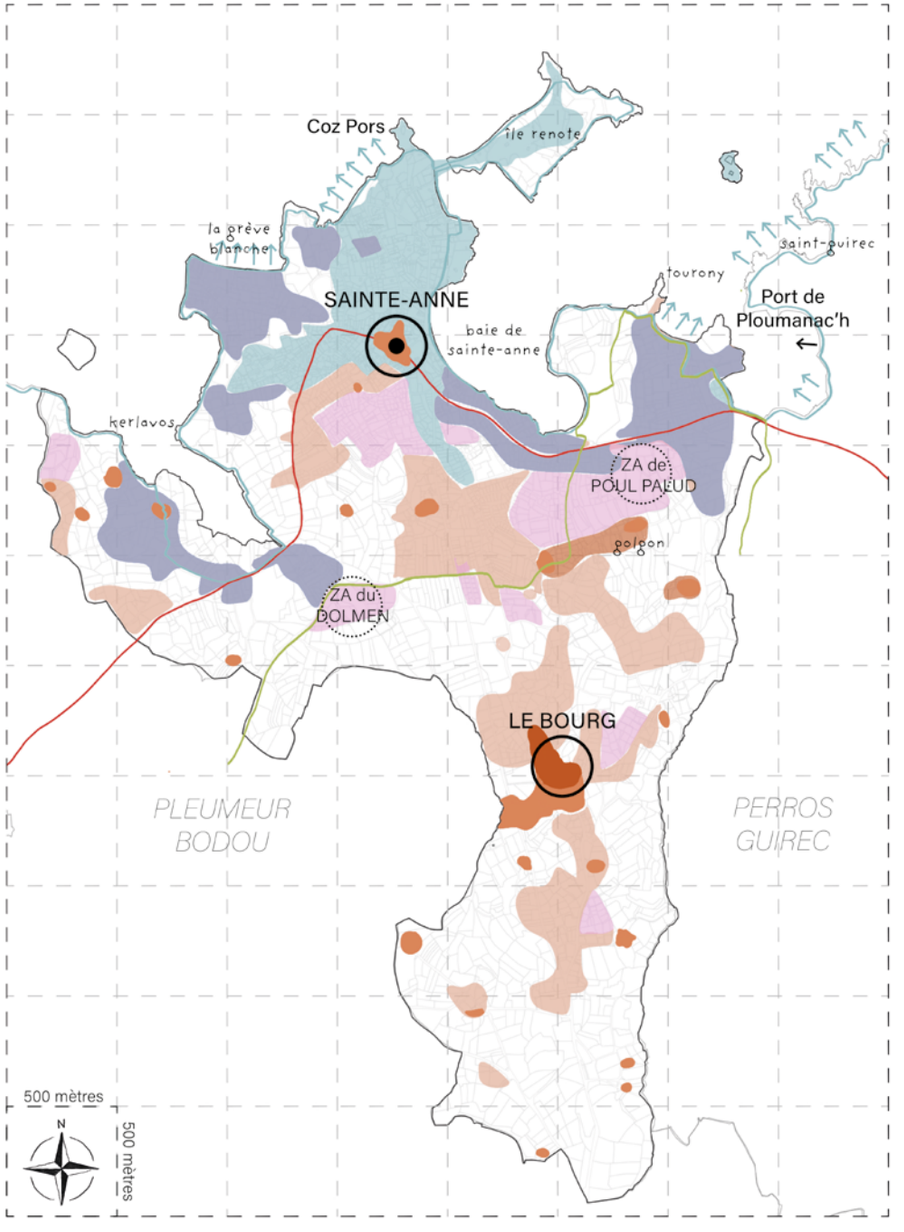
Alors que **73% des personnes interrogées se déclaraient initialement favorables à une évolution du quartier**, les critiques habitantes et associatives face au projet final sont nombreuses :

- **Manque de transparence et de communication** dans la procédure
- Usages mal identifiés, besoins réels ignorés
- Risque de **dilution des fonctions sociales**, avec des équipements dispersés dans différents quartiers.
- **Démolition** injustifiée d'un **bâti** existant encore **viable**.

Pour ma part, je me permettrai d'ajouter ces constats aux critiques préexistantes :

- **Absence de dialogue** avec les associations dans le réinvestissement et la programmation du projet de la salle communale, pourtant directement concernées.
- Effacement, **absence de considération du patrimoine ainsi que du matrimoine** architectural et symbolique de la place. Notamment la fontaine, qui se retrouve face à un parking.

plan de Trégastel aujourd'hui éch. 1 : 20 000



dernière urbanisation, lotissements et ZA







Fig. 8, 9, 10
Photographies personnelles de Sainte-Anne

Ainsi, derrière les logiques de renouvellement urbain brandies comme synonyme de modernisation, c'est une mémoire collective et un usage sensible des lieux qui risquent l'effacement. Le cas de Sainte-Anne cristallise une forme de dépossession : celle des habitant•es face aux transformations de leur cadre de vie, réduits au rôle de spectateur·rices d'un projet déjà décidé.

En choisissant de faire de ce quartier le terrain d'ancrage de mon projet, il s'agit d'inverser cette dynamique. À rebours d'une standardisation désincarnée, comment réhabiliter les savoirs situés, les usages existants et les attachements pluriels ?

Plutôt que de penser en termes d'attractivité, il faut penser en termes d'habitabilité. Penser les lieux non pour ce qu'ils peuvent devenir sous l'effet d'une rentabilité immédiate, mais pour ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont, et ce qu'ils peuvent continuer à signifier pour celles et ceux qui y vivent.

3

parcours recherche

posture de projet

DU MÉMOIRE AU PROJET : UN PASSAGE DU CORPS À L'ESPACE HABITÉ

L'articulation entre mon mémoire *Scénographie de la figure féminine, entre réification et revendication* et mon projet de fin d'études, au-delà d'être clarifiée, permet de faire lire ma posture de projet. Il s'agit d'une démarche qui témoigne d'un même désir : celui de faire émerger d'autres manières d'habiter le monde, en partant de corps et de récits longtemps minorés.

Alors que le mémoire interroge la mise en scène du corps dans l'espace (à travers la performance, la scénographie et la visibilité), le PFE explore la mise en espace des récits, et des trajectoires, en entrant dans le territoire par celles des femmes, dans un contexte architectural et urbain. Dans les deux cas, il s'agit de **visibiliser ce qui a été effacé**, assigné ou marginalisé. Dans les deux cas, il s'agit de **valoriser les usages**, faire dévier les regards, pour en **transformer les cadres d'appropriation**.

En ce sens, le projet n'est pas une uniquement l'application de concepts théoriques, mais une manière de traduire dans l'espace construit **les principes qui m'ont guidée** dans mon mémoire :

- **Rendre visibles** les subjectivités féminines dans un paysage souvent pensé sans elles ;

- **Interroger les formes d'occupation et d'aménagement** de l'espace à travers une grille de lecture féministe et située ; et le **revendiquer** ;

- **Concevoir des dispositifs hospitaliers**, réversibles, partagés, qui permettent une réappropriation spatiale collective.

POUR UN SPATIO-FÉMINISME

L'espace public, un terrain inégal

L'espace public est longtemps apparu comme le **socle de la citoyenneté** : le lieu de circulation, de rencontre, de visibilité sociale. Pourtant, il n'a jamais été aussi neutre ou universel qu'il y paraît. Les villes modernes restent le reflet des normes sociales dominantes et des dynamiques excluantes. L'expérience de la rue n'est pas la même selon que l'on soit un homme, une femme, une personne âgée, une personne racisée, à mobilité réduite ou appartenant à une minorité de genre[1]. Les études féministes en urbanisme et géographie rappellent que la présence des femmes et des minorités dans l'espace public a longtemps été considérée comme marginale ; leur légitimité à s'approprier les rues et les places a été sans cesse remise en question, entre injonctions à la prudence, surveillance sociale, et contrôle de leur mobilité.

1. ZWER Nepthys, *Pour un spatio-féminisme, de l'espace à la carte*, Paris : La découverte, 2024, p.9

En Bretagne également, historiquement l'organisation des villages, des ports ou des espaces naturels témoigne de cette division spatiale : aux hommes, le large, les places du pouvoir et de l'apparat ; aux femmes, les marges, l'arrière-plan du travail, l'invisibilité du soin et de la transmission. Les témoignages et les documents recueillis à Trégastel confirment la persistance de cette hiérarchie : la plupart des figures publiques célébrées ou des récits mis en valeur restent au masculin.

De l'inégalité vécue à la création : le rôle des militant•es, des artistes et des chercheur•euses

Pour déconstruire ce modèle, militant•es, chercheur•euses et artistes ont développé des outils critiques et sensibles.

Dans le cadre de mon mémoire, il s'agissait d'aborder l'**espace** non seulement comme un **lieu statique**, mais également comme un **acteur politique dynamique** dans la redéfinition de la place des femmes dans la société. La scénographie, loin de se cantonner à un rôle décoratif, devient alors un **terrain de revendication**, de transformation

des rapports de pouvoir et de réappropriation de l'espace public. En interrogeant la g**éométrie de l'espace scénique** et la **relation entre le corps et l'espace**, nous comprenons comment les performances féministes réorganisent les distances interpersonnelles et interrogent ainsi la hiérarchie genrée. Comme le développe la géographe Doreen Massey, "il s'agit donc de considérer l'espace-temps comme une configuration de relations sociales au sein de laquelle l'espace spécifique peut être conçu comme une simultanéité intrinsèquement dynamique. De plus, comme les relations sociales sont inévitablement et partout imprégnées de pouvoir, de signification et de symbolisme, cette vision de l'espace est une géométrie sociale en constante évolution du pouvoir et de la signification.[2]".

Si dans l'histoire des mobilisations de la seconde vague féministe en France, principalement l'acquisition du droit à l'avortement est relatée, des femmes luttent activement contre le viol et organisent notamment des «marche de nuit». Les marches de nuit féministes, organisées en France entre 1974 et 1982, ne se limitent pas à une revendication politique contre les violences sexuelles ou le harcèlement de rue : elles constituent également des performances puissantes de réappropriation de l'espace public. En marchant collectivement la nuit, dans des espaces traditionnellement perçus comme dangereux ou dominés par des hommes, les militantes transforment ces lieux en scènes symboliques de libération.

À **Brest**, en 1978, des femmes, torches à la main, descendent sur le **port**, lieu à l'époque associé aux bars fréquentés uniquement par des hommes. Ce défilé nocturne, éclairé par leurs propres lumières, symbolise un **acte de visibilité face à une exclusion systémique**. Les torches, marquent également leur présence physique active et délibérée dans un espace qui leur est implicitement interdit. À la fin de la marche, les femmes recouvrent les murs d'un cinéma pornographique de slogans tels que «Ras le viol» ou «Porno=Viol». Elles établissent une correspondance

2. DOREEN Massey, Space, Place and Gender [1994], Cambridge : Polity Press, 1998, p.3 cité dans ZWER Nepthys, Pour un spatio-féminisme, de l'espace à la carte, Paris : La découverte, 2024, p.8

explicite entre ces productions visuelles et la culture du viol. Ce geste scénique, réalisé dans un cadre urbain sous leur contrôle temporaire, convertit les murs de ce lieu en un tableau dénonciateur, visible pour tous•tes et destiné à interpeller. Leur mode d'action et le lieu d'intervention choisit est également intéressant, puisqu'il renvoit directement à cette idée de zone porturaire, d'accès à la mer de manière marchande interdite.

L'écoféminisme pour penser un territoire protégé

À Trégastel, cette grille de lecture offre un éclairage précieux. Le territoire, tel qu'il se donne à voir aujourd'hui, morcelé entre zones touristiques, lieux patrimoniaux muséifiés et espaces de vie quotidienne en retrait, porte encore les traces de cette hiérarchie spatiale. L'effacement progressif des récits féminins et la domination des logiques marchandes dans l'aménagement du littoral rappellent que **l'espace n'est jamais neutre**. Pour penser un autre avenir possible, il s'agit alors de faire dialoguer ces héritages invisibilisés avec des outils de transformation sensibles.

La convergence entre les alertes écologiques des années 1970[3] et l'émergence de l'écoféminisme offre un cadre théorique et pratique pour repenser notre rapport aux espaces et aux territoires. En s'appuyant sur les travaux du rapport Meadows et les thèses de Françoise d'Eaubonne, cette posture architecturale propose de dépasser les logiques extractives et patriarcales en réhabilitant les gestes du quotidien, les savoir-faire invisibilisés et les solidarités historiquement portées par les femmes.

L'écoféminisme, formalisé par Françoise d'Eaubonne en 1974[4], naît d'un constat double : **l'exploitation de la nature** et **l'oppression des femmes** procèdent d'un **même système de domination hiérarchique**. Cette pensée ne se limite pas à une critique du capitalisme ou du patriarcat ; elle propose un **renversement des logiques productivistes en valorisant les savoirs situés, les corps et les cycles du vivant.** Comme le souligne Vandana Shiva, la subsistance - souvent assurée

3. Meadows, Donella H., Dennis L. Meadows, Jorgen Randers, et William W. Behrens III, *The Limits to Growth: A Report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*, New York : Universe Books, 1972

4. D'EAUBONNE Françoise, *Le Féminisme ou la mort*, Paris : Pierre Horay, 1974, p. 238

par les femmes dans les sociétés traditionnelles - incarne une relation non extractive à l'environnement, fondée sur la réciprocité et le soin[5].

C'est dans cette perspective que l'écoféminisme apparaît comme une clé de lecture féconde. En articulant lutte sociale et rapport au vivant, il propose une manière d'habiter le territoire qui prend soin de ses ressources comme de ses habitant•es. Là où les performances féministes réaffirmaient le droit à la visibilité, l'écoféminisme engage un déplacement vers la durabilité, la réversibilité et la transmission. Il ne s'agit plus seulement de se réapproprier l'espace, mais d'en prendre soin collectivement, en réhabilitant les gestes oubliés, en reconnaissant les savoirs situés, et en imaginant des formes d'aménagement respectueuses des cycles et des récits.

Ainsi, à Trégastel, une relecture écoféministe permet d'envisager l'espace non plus comme une surface à exploiter ou à scénographier uniquement pour l'œil touristique, mais comme un écosystème habité, traversé de mémoires, de luttes, et de potentiels à révéler.

Architecture et invisibilisation des savoir-faire

La modernité a progressivement effacé la «fabrique du monde», cette capacité à transformer son milieu en réponse aux besoins élémentaires. Henri Lefebvre, dans *Critique de la vie quotidienne (t. II, 1961)*,[6] oppose la «quotidienneté paysanne», marquée par l'autonomie et le rapport direct aux saisons, à la «quotidienneté moderne», dans laquelle la délégation des tâches génère une dépendance aux systèmes techniques et économiques. Cette dernière s'est construite sur une dissociation entre production et usage, geste et matière, rendant la fabrique du monde invisible, mécanisée, et reléguée à des espaces ou des populations marginalisées. **La capacité à vivre en prise avec son milieu de vie est précisément l'opération que la modernité rend impossible.**[7]

5. SHIVA Vandana, *Restons vivantes : femmes, écologie et lutte pour la survie.* Paris : éditions Rue de l'échiquier, [1988] 2022

6. BICTIN Barnabé, *Limites planétaires #2 : Ecoféminisme et matérialité du monde. Geneviève Pruvost, Clothilde Bato*, Paris : Radio REcyclerie, 2022, 81 minutes Disponible ici : https://www.larecyclerie.com/podcasts/conference-socialter-l-ecofeminisme/ (consulté le 8 avril 2025)

7. *Ibid.*

La visibilisation comme forme militante

Reconnaître aujourd'hui le matrimoine ne consiste ni à figer ou essentialiser ces rôles, ni à nier les minorités de genre, mais à nourrir une histoire plus complexe, nuancée et collective des territoires littoraux. L'objectif de réinvestir cette notion n'est pas de s'opposer à l'histoire, opposition qui ferait perdurer l'idée d'une dualité femmes-hommes que nous cherchons précisément à dépasser, mais de montrer qu'il existe **des Histoires**.

Ce travail de reconnaissance, amorcé dans mon mémoire *Scénographie de la figure féminine, entre réification et revendication*, s'ancre dans une volonté de mettre en lumière les récits oubliés. Réhabiliter le matrimoine consiste à **redonner de la visibilité à l'héritage culturel des femmes**, souvent effacé ou minoré par l'histoire officielle, traditionnellement centrée sur les œuvres, récits et constructions masculines. Cette invisibilisation n'est pas spécifique aux femmes, mais également à toutes les minorités qui composent la société. Dans tous les champs de la création, y compris l'architecture, la peinture, la littérature ou les arts du quotidien, de nombreuses personnes ont laissé leur empreinte : cependant, la plupart de ces apports sont restés dans l'ombre, rarement valorisés dans les politiques de patrimonialisation ou dans les programmes éducatifs.

Visibiliser le matrimoine revient à intégrer dans notre héritage commun l'ensemble des œuvres, savoirs, lieux et gestes transmis par des femmes, qu'il s'agisse de créations artistiques, de techniques, de pratiques sociales ou de récits porteurs de sens. Cette démarche n'a rien d'un simple acte de réparation : elle permet de **rééquilibrer la mémoire collective**, d'offrir de **nouveaux modèles** d'identification aux générations futures et d'enrichir le regard porté sur la société et le territoire.

La reconnaissance du matrimoine s'affirme également

comme un enjeu d'égalité et de justice symbolique. Porter cette notion dans les politiques publiques, les programmes scolaires et l'espace urbain revient à poser un regard plus inclusif sur l'histoire et à **promouvoir la diversité des parcours et des formes de transmission**. Dans le domaine de l'architecture, elle incite à reconsidérer la manière dont le territoire s'est construit : en révélant les gestes invisibles, les contributions silencieuses et les savoir-faire transmis de génération en génération, il s'agit de proposer une lecture élargie et sensible du patrimoine.

Subvertir l'attractivité par l'hospitalité

Mais cette **visibilisation** ne peut se limiter à une reconnaissance symbolique ou muséale. Elle doit **s'inscrire dans une démarche de projet**. Cela suppose de s'interroger sur les modèles dominants d'aménagement, notamment ceux qui répondent aux logiques d'attractivité territoriale.

Comme évoqué dans mon mémoire, l'espace qu'il soit scénique ou urbain, est un acteur politique. Il peut soutenir des rapports de pouvoir ou permettre leur renversement. De la même manière que la scène peut être un lieu de réappropriation du corps féminin, l'espace public peut devenir le support d'une hospitalité active, d'un ménagement partagé, à rebours des modèles néolibéraux d'aménagement.

"L'attractivité désigne la capacité d'un espace à attirer. Avec le tournant néolibéral des politiques publiques, à toutes les échelles, à partir du dernier quart du XXe siècle, l'aménagement du territoire, devenu aménagement des territoires, est passé d'une logique planificatrice, centralisée, redistributive, à une logique de compétitivité, dans laquelle chaque territoire doit valoriser ses atouts pour améliorer l'attractivité. [...] Il peut être question d'attirer les actifs, les étudiants, les riches, les cadres, les touristes, ou toute catégorie « désirable » pour les pouvoirs publics, ou bien d'attirer les équivalents monétisés de ces catégories (des emplois qualifiés, des retombées financières, des taxes, des devises étrangères...). Les discours officiels indiquent rarement ce qui n'est pas désirable, ce qu'on ne souhaite pas attirer."[8]

8. Définitions d'Attraction et d'attractivité, Géoconfluences

Cette logique, souvent tournée vers l'extérieur, privilégie la visibilité, la concurrence et la différenciation, parfois au détriment de la qualité de vie des habitant•es et de la cohésion sociale. L'**hospitalité**, *a contrario*, ne désigne pas seulement l'accueil matériel ou fonctionnel, mais une **éthique** de la relation, de l'écoute et du soin porté à l'autre.

"Droit réciproque pour ceux qui voyageaient de trouver, selon des conventions établies entre des particuliers, des familles, des villes, gîte et protection les uns chez les autres."[9]

9. Définition issue du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales

"Action de recevoir et d'héberger chez soi gracieusement quelqu'un, par charité, libéralité, amitié."[10]

10. Définition issue du dictionnaire Larousse

Comme le développe la chercheuse Yolanda Onghena[11], le tourisme crée les conditions d'une hospitalité possible : partage d'un lieu, d'un temps et d'un objectif. Le réinventer, c'est privilégier le dialogue et la construction d'un «nous» commun. Sans échange, pas d'accueil sincère. Pour qu'il devienne rencontre plutôt que consommation, le tourisme doit s'appuyer sur des stratégies claires, qui valorisent la connaissance mutuelle et reconnaissent la visiteuse ou le visiteur comme un•e hôte, non comme modèle ou seul•e bénéficiaire des aménagements communaux.

11. ONGHENA Yolanda, «Le tourisme, hospitalité ou parasitisme ? » dans BATAILLOU Christian et SCHÉOU Bernard, *Tourisme et développement*, Presses universitaires de Perpignan, 2007 [En ligne] https://doi.org/10.4000/books.pupvd.33837 (consulté le 17.05.2025)

Faire de l'hospitalité une base de travail, c'est également **interroger la posture de l'architecte** : ne plus être celle ou celui qui sait, mais celle ou celui qui ouvre, facilite, rend possible. C'est penser l'**espace** non comme un objet fini, mais comme un **terrain d'échanges** et de **cohabitations**. Cela engage à donner de la place à la parole habitante, mettre en place un dispositif participatif et à intégrer dans le processus de projet des éléments souvent considérés

comme périphériques : souvenirs, gestes, fragilités.

L'hospitalité devient alors un **outil théorique** mais aussi **spatial** pour résister aux logiques de mise en tourisme exclusive, à l'effacement des liens sociaux et aux formes de domination dans la fabrique du territoire.

En articulant hospitalité et récit, le projet peut être vecteur de lieux qui ne s'imposent pas, mais qui reconnaissent, qui rassemblent, des lieux dans lesquels le territoire se raconte autrement, **à travers celles et ceux qui le vivent**.

Pour une architecture du soin

L'hospitalité, pensée comme une éthique de la relation, rejoint les notions de ménagement[12] développées dans les pratiques écoféministes. Prendre soin des lieux, c'est refuser la table rase, reconnaître la valeur des traces, des récits, des usages passés. C'est considérer que l'espace n'est pas un support neutre, mais un tissu vivant, où se rejouent les histoires, les transmissions, les résistances.

Cette posture se traduit concrètement dans ma démarche de projet à Trégastel : **refuser la démolition comme réflexe, défendre la transmission par l'usage, mettre en place des formes d'écoute habitante et de cartographies sensibles, créer des lieux qui n'effacent pas mais rassemblent, qui n'imposent pas mais proposent**.

Articuler mémoire du matrimoine, hospitalité active et ménagement du territoire, c'est faire de l'architecture une pratique de lien. Une manière de résister aux injonctions marchandes et de redonner au territoire sa profondeur historique et relationnelle. Une manière de prolonger, dans le projet, la puissance critique des performances féministes — non plus sur une scène, mais dans l'espace partagé du quotidien.

12. TRONTO Joan C., "Vers une architecture du ménagement", *Topophile*, 31 janvier 2021 [En ligne] https://topophile.net/savoir/vers-une-architecture-du-menagement/?highlight=m%C3%A9nagement (consulté le 01.06.2025)

La politique du moindre geste

La «politique du moindre geste»[13] s'inscrit alors comme une **alternative** : elle ne hiérarchise pas les actions selon leur échelle, mais invite à interroger l'ensemble du cycle des matières, des usages et des dépendances. En cela, elle constitue une réponse à l'effacement progressif des savoirs situés et des solidarités de voisinage, notamment dans les territoires littoraux soumis à la mise en tourisme et à la désactivation des logiques de subsistance. Elle considère que **tout geste est politique** dès lors qu'il participe à transformer notre dépendance à des systèmes extractivistes, consuméristes ou aliénants.

13. Expression et concept développés par la sociologue Geneviève Pruvost

Il ne s'agit pas non plus d'idéaliser le passé : la modernité a aussi été une promesse d'émancipation, notamment pour les femmes, à travers l'accès à l'emploi, la mobilité, et le gain de nouveaux droits. Cependant, les développements urbains se sont trop souvent faits au prix de la destruction des milieux de vie et de la perte des savoir-faire quotidiens. Les lavoirs, les fours, les potagers collectifs, les solidarités de voisinage ont été remplacés par une individualisation des usages et une mise en marché des besoins. Dans certains territoires, le tourisme a même accéléré cette bascule, en éradiquant les logiques de subsistance au profit d'une logique de consommation du lieu, de sa mise en scène et de son rendement.

L'enjeu n'est pas de rejeter les apports de la modernité, mais de retrouver les conditions d'un **quotidien habité**, dans lequel les savoirs locaux, les temporalités lentes et les liens d'interdépendance sont les **matériaux mêmes du projet**.

Le *care* ou éthique de la **sollicitude**, s'est développé dans un contexte intellectuel et politique marqué par les luttes de la seconde vague féministe, qui visaient à remettre en question la division genrée des rôles sociaux, notamment dans le domaine du travail et de la morale. Né dans les

années 1980 à partir des travaux de la psychologue Carol Gilligan[14], ce courant se distingue des grandes théories morales universalistes en valorisant l'attention portée aux **relations** et aux **vulnérabilités**.

Le *care* a été largement mobilisé par les mouvements féministes comme un o**util de critique sociale**. Il permet de rendre visibles les travaux invisibles ou minorés (domestiques, éducatifs, relationnels) assumés majoritairement par les femmes. Des autrices comme Silvia Federici ou Christine Delphy ont montré comment ces tâches de reproduction sociale sont à la fois dévalorisées et centrales dans les logiques capitalistes contemporaines. Au-delà de la sphère interpersonnelle, les éthiques du *care* se croisent aujourd'hui avec les pensées écologistes, écoféministes et décoloniales.

14.GILLIGAN Carole, *In a Different Voice*, 1982

Définition du care

Cette observation ne vise pas à essentialiser une morale féminine, mais engage une réflexion politique sur la manière dont les sociétés hiérarchisent les besoins, les rôles et les vies.

Joan Tronto, formalise cette éthique comme « ***une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre monde de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie.***»[15].

Dans cette perspective, Tronto décompose la notion de *care* en cinq dimensions : **caring about** (faire attention à), **caring for** (prendre en charge), **care giving** (donner), **care receiving** (recevoir), et **caring wih** (rendre)[16]. Cette chaîne d'actes engage une responsabilité distribuée entre individus, collectifs et institutions, et s'inscrit en rupture avec les visions descendantes de l'action publique.

15. Fischer B. & Tronto J. (1991) « Towards a Feminist Theory of Care », dans Abel E. Nelson M. (dir.) Circles of Care : Work and Identity in Women's Lives, Albany, New York : State University of New York Press, p. 40 ; cité dans Tronto J. (2009), p. 143.

16. TRONTO Joan C., "Vers une architecture du ménagement", *Topophile*, 31 janvier 2021 [En ligne] https://topophile.net/savoir/vers-une-architecture-du-menagement/?highlight=m%C3%A9nagement (consulté le 01.06.2025)

Concevoir depuis la relation

Il s'agit dès lors de penser le **projet architectural** non comme la production d'un objet formel, mais comme un **acte relationnel situé**, qui engage une chaîne de responsabilités entre les acteur•ices, les usages, les vivants et les lieux.

Appliqué au contexte littoral et retro-littoral de Trégastel, cette posture permet de faire émerger une lecture fine des tensions entre tourisme, vie locale et mémoire des lieux. Elle engage à porter attention aux formes d'invisibilisation, notamment celles affectant les femmes qui ont contribué à façonner le territoire par leur travail, leurs gestes et leurs savoirs. Prendre soin de ces récits, les accueillir et les rendre visibles constitue un premier acte de **ménagement**, susceptible de nourrir des projets d'aménagement plus justes, plus sensibles et plus ancrés.

Enfin, cette posture engage à tenir une proximité critique avec les territoires et leurs habitant·es : **proximité**, car il s'agit de s'immerger dans les rythmes, les besoins et les mémoires ordinaires ; **critique**, car cette proximité doit être constamment interrogée pour éviter toute forme de captation ou d'assignation.

Le *care*, en ce sens, n'est pas seulement une **éthique**, mais une **méthodologie**[17] : il transforme le regard, les manières de faire, et les finalités de l'architecture.

Dans la continuité de mes recherches sur les performances féministes et leur capacité à transformer l'espace en un support d'émancipation, la dernière partie du projet s'attache à explorer les conditions d'une **scénographie territoriale** capable de rendre visibles les récits oubliés et de **créer du lien entre les habitant•es**. Il ne s'agit plus simplement de représenter ou de documenter, mais de faire acte d'architecture comme mise en récit, en s'appuyant sur les notions de **permanence** et de transmission active.

17. DAGORN Johanna et LUXEMBOURG Corinne, « Le care est une éthique spatiale », 2 | 2024 – Le care : une notion de proximité ?, GéoProximitéS, [En ligne] https://geoproximites.fr/ (consulté le 11.05.2025)

Dans mon mémoire, la scène était pensée comme un lieu de renversement des rapports de pouvoir : un espace où les corps, les voix et les gestes féminins pouvaient se réapproprier leur visibilité et interroger la domination spatiale. Dans le cadre du projet de fin d'études, cette approche scénographique s'élargit à l'échelle du territoire : il s'agit de scénographier non pas un spectacle, mais un ensemble de lieux traversés par des mémoires, des récits, des silences.

À Trégastel, plusieurs espaces (fontaine rebouchée, lavoir effacé, commerces fermés, etc) témoignent de cet **effacement progressif,** souvent justifié par une vision fonctionnelle ou touristique du territoire. Contre cette logique d'effacement, la **scénographie devient un acte de reconnaissance** : poser un dispositif léger, un mobilier, une signalétique sensible, c'est convoquer un souvenir, rouvrir un usage, rendre visible ce qui a été rendu muet.

Cette mise en scène territoriale s'inspire des performances féministes étudiées dans mon mémoire, notamment par leur capacité à activer l'espace sans le monumentaliser. Il s'agit ici de proposer des lieux de réactivation plutôt que de représentation : des espaces poreux, ouverts, qui accueillent les récits sans les figer.

La permanence comme éthique du projet

À Trégastel, cette démarche prend la forme dans un premier temps de micro-interventions situées, ancrées dans les lieux révélés par la cartographie sensible. Ces lieux ordinaires, souvent négligés par les stratégies d'aménagement, deviennent les points d'appui du projet. Dans un second temps, les révéler devient acte culturel, espace de dialogue et d'ajustement. L'architecture cesse d'être une réponse définitive pour **devenir un processus**, et un **engagement** dans la durée.

Cette approche fait de l'espace un support de transmission : non plus un décor, mais un lieu de passage, de présence

et d'usage. La scénographie devient ainsi une pédagogie sensible : elle invite à ralentir, à se souvenir et à partager. Il ne s'agit pas d'imposer une vision, mais d'**ouvrir des possibles.**

Mais cette scénographie ne peut être temporaire ou spectaculaire. Elle doit s'inscrire dans une logique de **permanence**, au sens proposé par les architectes et chercheur•euses qui défendent une architecture de la transformation douce, du ménagement et de la réversibilité. La permanence désigne ici la capacité d'un dispositif à soutenir une transmission dans le temps, à être habité, investi, et réinterprété.

CONCLUSION

Ce travail de recherche et de projet s'est construit à la croisée de plusieurs champs : celui de la mémoire, de l'espace, des récits, de la relation au vivant, mais aussi, et surtout, à travers une **lecture féministe du territoire.** En croisant la pensée critique, les récits situés et les outils de l'architecture, il engage une manière de faire **projet** qui ne commence pas par le dessin, mais par l'**écoute**.

L'enjeu de cette démarche n'est pas de "donner une place" aux femmes dans un territoire pensé par d'autres. Il est de **changer le cadre de lecture**, de déplacer les points de vue, d'habiter autrement le territoire : depuis les récits oubliés, les usages invisibles, les gestes effacés. En révélant le matrimoine, en s'appuyant sur l'hospitalité comme principe actif, et en mobilisant la scénographie comme geste de transmission, il devient possible de redonner sens à des lieux désaffectés, et de faire émerger des espaces de partage et d'attention.

Les **théories féministes**, loin d'être des grilles hermétiques ou dogmatiques, se révèlent ici comme des **outils de transformation du regard et des pratiques**.

Elles permettent de questionner l'espace comme un produit social, traversé par des rapports de pouvoir ; d'interroger les silences, les absences, les exclusions qui organisent nos paysages urbains et ruraux. Mais surtout, elles offrent des ressources sensibles et politiques pour faire projet autrement : à partir de la vulnérabilité, de la relation, de l'écoute, et de la transmission.

Faire projet depuis les marges, c'est reconnaître la richesse des savoirs minorés, l'épaisseur des vécus de tous•tes, humains ou *plus qu'humains*, l'importance des lieux modestes. C'est prendre position pour une architecture qui qui **accompagne**, se rend disponible à ce qui est **déjà là**, et qui propose des **futurs ancrés** dans les **mémoires partagées**.

Ainsi, ce travail ne cherche pas à imposer un modèle, mais à **soutenir une posture** : une manière d'habiter un champ de relations, de récits, et de soins. Une manière de résister sans rigidité, d'agir sans domination, et de construire sans effacer.



illustration personnelle, issue d'un carnet tenu à Trégastel

4
références et intentions

conservatoire du littoral, co-présence, vivre ensemble, éduquer, cheminer et participer

CO-PRÉSENCE

L'Abbaye de Beauport, Paimpol (22)

L'Abbaye de Beauport représente un exemple particulièrement riche de préservation du littoral par le prisme du patrimoine, du vivant et de la transmission. Protégé par le Conservatoire du littoral depuis 1992, le site dépasse le statut de monument historique : il s'inscrit aujourd'hui comme un territoire vivant d'expérimentation écologique, pédagogique et culturelle, en lien étroit avec les dynamiques locales.

Le domaine de Beauport (plus de 100 hectares de terres agricoles, forêts littorales, prairies humides et vasières) est pensé comme un écosystème, dans lequel les dimensions naturelles et humaines du paysage sont mises en récit. L'abbaye devient ainsi support de médiation : elle accueille des itinéraires d'interprétation, des ateliers de transmission de savoir-faire (cueillette, jardinage, apiculture, pastoralisme), et des événements qui croisent pratiques artistiques et écologiques.

Dans le cadre de mon projet de fin d'études, centré sur le littoral costarmoricain et les formes de transmission par le paysage, l'exemple de Beauport est particulièrement inspirant. Il démontre comment un site patrimonial peut devenir un espace pédagogique ouvert, activant les mémoires collectives et les savoirs situés, tout en accompagnant les transitions paysagères et sociales.

L'approche développée à Beauport, qui allie lecture sensible du territoire, mobilisation des habitant•es et ancrage dans les spécificités du littoral breton, entre en résonance avec mon intention de créer un **maillage** de **lieux de connaissances** et de **récits** autour des pratiques féminines du bord de mer. Elle offre une référence concrète à une écologie habitée, qui articule patrimoine, usages contemporains et hospitalité du vivant.



Fig. 1 photographie personnelle



Fig. 2 photographie issue de site de l'Abbaye de Beauport

Léo Barbotin, Carte sans intinéraire, Mulhouse, 2023

Pour son projet de diplôme à la HEAR (Haute École des Arts du Rhin), Léo Barbotin s'interroge sur la ville de Mulhouse, au travers différent projets qui entrent en corrélation. De cette recherche est née une carte qui **retrace** les points d'inspiration et d'action de son travail intitulée *Une carte, sans itinéraire*.

Lors de déambulations, il **récolte** de petits objets égarés par les passant•es. Méticuleusement classés, il **replace** ensuite ces objets dans la ville. Sur des pilliers de béton, il replace à l'endroit de leur perte ces différents objets et les rend de nouveaux **visibles** aux yeux des habitant•es. Une fois son dispositif mis en place, il photographie les interactions avec les passant•es.



Fig.3, 4
images de Léo Barbotin

Sur le chemin des plantes de la montagne de Lure, usages et histoire, Saint-Etienne-les-Orgues

Un exemple inspirant de mise en valeur territoriale par le paysage et la transmission des savoirs se trouve en Haute-Provence, sur la commune de Saint-Étienne-les-Orgues. Ce projet, implanté le long du GR6, propose un **parcours d'interprétation** autour des plantes aromatiques et médicinales, en lien avec les pratiques de cueillette anciennes et actuelles.

Ancré dans un territoire riche d'une tradition végétale vivace (pharmacopée populaire, savoirs culinaires et commerce historique), ce projet **met en récit** les relations tissées entre les habitant•es et leur environnement végétal. Il s'appuie sur un **contexte paysager remarquable**, reconnu au niveau national (Réserve de biosphère, site Natura 2000 et Espace Naturel Sensible), pour faire émerger une lecture sensible du paysage et des transmissions culturelles liées au vivant.

Le circuit s'articule autour de **trois centres d'interprétation**: Les Graves, pour lire la cohabitation entre cultures humaines et milieux naturels ; Notre-Dame-de-Lure, où l'histoire spirituelle du site entre en résonance avec les pratiques sylvestres ; Les crêtes de Lure, point de vue immersif sur la flore d'altitude et les continuités écologiques.

Pensé comme un **outil pédagogique à ciel ouvert**, ce projet invite les visiteur•euses à s'immerger dans le paysage, à reconnaître les plantes et à comprendre les gestes associés à leur cueillette, leur usage et leur préservation. Il constitue une référence pour des démarches territoriales qui cherchent à articuler écologie, culture et pédagogie, et à **réactiver les liens sensoriels et narratifs** entre les habitant•es et leur territoire.



Fig.5, 6
livret de la balade

Genre et Ville, Collectif ETC, Les MonumentalEs
Place du Panthéon, Paris (75)



Fig.7, 8
issues du site web du collectif ETC

Avec Les Monumentales, le collectif ETC investit symboliquement la place du Panthéon, lieu emblématique d'un récit national masculin, pour y **convoquer les invisibles** et **révéler le matrimoine** enfoui dans l'espace public. À travers une démarche sensible et inclusive, l'équipe interroge la place des femmes dans la **mémoire collective**, non pas en opposition au monument, mais **en dépassant la dualité genrée** pour ouvrir une nouvelle lecture de l'histoire.

Un kiosque de projet est installé sur la place et sert de lieu d'accueil, de travail et de médiation. Ce dispositif permet d'engager les habitant•es dans un **processus participatif vivant**. L'analyse fine des ambiances et des usages de la place, croisée à sa charge historique, donne lieu à un aménagement sobre et activable, pensé pour tous•tes.



Alors que l'inscription de Simone Veil au Panthéon vient renforcer la portée du projet, Les Monumentales affirme le rôle de l'architecture et de la scénographie urbaine comme **leviers de reconnaissance des récits oubliés** et **actes de transmission du matrimoine**, au service d'une mémoire plus juste et partagée.

Les dispositifs mis en place, au-delà des semaines d'activation, perdurent dans le temps et pérennisent le réinvestissement de la Place du Panthéon.

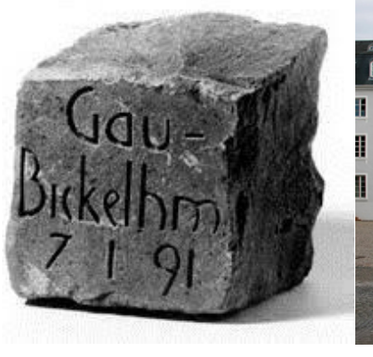
Jochen Gerz, 2146 pavés – Monument contre le Racisme
Place de Sarrebruck, Allemagne, 1993

Dans une démarche radicale sur la mémoire et l'invisible, l'artiste conceptuel Jochen Gerz imagine à Sarrebruck un **monument clandestin**, enfoui sous les pieds des passant•es, en mémoire des cimetières juifs et de la Shoah. Sur 2146 pavés retournés de la place du Parlement régional (ancien quartier général de la Gestapo), sont gravés les noms des cimetières juifs allemands et le nombre de corps qui y reposent. Ils les remettent ensuite en place, inscriptions tournées vers le sol.

Le monument est invisible, mais présent, concret, incarné dans la matière même de l'espace public. Par cette œuvre, Gerz interroge frontalement la façon dont les sociétés tentent d'oublier, d'effacer les traces du passé, et propose une forme de transmission silencieuse, dans laquelle **l'absence devient acte de mémoire**.

Ce geste engageant, porté par l'artiste et ses étudiant•es sans autorisation préalable, remet en question la monumentalité classique et célèbre la mémoire comme acte de résistance. **Le sol devient archive**. On ne voit rien, mais on sait que c'est là. À l'heure des grands récits officiels, ce projet offre un **contre-modèle du monument** : discret, subversif, partagé, qui redonne une place aux disparu•es.

Fig.9, 10
pavé et place de Sarrebruck





Compagnie Acte, "Public·ques !", 2020-2021



Fig 11
image issue du site web de la compagnie Acte

Public·ques ! est un projet porté par la Compagnie Acte, initié par la chorégraphe Annick Charlot en collaboration avec la sociologue Marylène Lieber. Entre performance et enquête sensible, cette création explore les relations entre genre, corps et espace public à travers la marche chorégraphiée.

Équipé•es de casques audio, les participant•es sont guidé•es dans une déambulation à la fois poétique et critique. La ville devient un théâtre dans lequel se jouent les tensions invisibles qui traversent l'espace urbain : qui s'y sent légitime ? Quels corps y sont vus, entendus, attendus ? Quelles trajectoires y sont possibles ou empêchées ? En croisant témoignages, paysages sonores, danse et textes engagés, *Public·ques !* rend tangible l'asymétrie d'accès à l'espace selon le genre, et fait émerger une conscience collective des manières d'habiter et de ressentir la ville.

P.E.R.F.O.R.M!, Reprendre place, Reillanne (04)

Le projet «Reprendre Place» est une recherche-action menée à Reillanne (Luberon), visant à transformer la place de la Libération par des pratiques performatives, sensibles et spatiales, en lien étroit avec les habitants. Il s'inscrit dans une démarche émancipatrice, inspirée par les théories féministes du corps, de l'empowerment, et les approches spatio-temporelles alternatives.

Cette initiative part du constat d'un appauvrissement des usages et du potentiel social des places publiques, souvent réduites au stationnement ou à des usages marchands. Elle propose de repenser ces lieux comme des espaces-temps activables, capables de faire émerger des imaginaires collectifs, une biodiversité du sol, et des formes de cohabitation inter-espèces.

Le projet se structure autour de plusieurs protocoles expérimentaux et performatifs : workshops de terrain menés avec des étudiant·es en architecture, des artistes, des habitant·es et le Labo Novo, centre d'art local,création de "scores" d'action dans l'espace public, activation de dispositifs scénographiques inspirés des démarches de Lawrence Halprin (RSVP Cycles), usage de matériaux recyclés et de mobiliers issus de partenariats (Emmaüs…), construction d'un imaginaire commun de transformation lente du lieu.

Fig 12
préfiguration des interventjons sur le sol de la place de Reillanne



ÉDUQUER

La maison du littoral, Perros-Guirec (22)

La maison du littoral est implantée le long du sentier des douaniers sur le site naturel protégé de Ploumanac'h. Ce lieu est dédié à la connaissance des enjeux environnementaux propres au site.

Un dispositif de **médiation** est mis en place et lie récit mythologique celte et enjeux de préservation du littoral. Ce projet trouve aussi ses résonnances le long du sentier avec l'installation de quelques statues marines.

Ce site est un **lieu-racine** dans le parcours de la Côte de Granit Rose et incarne un équilibre entre ancrage territorial, récit et transmission sensible. Il ne transmet pas seulement des savoirs scientifiques mais convoque l'**imaginaire**, relie les humains à la nature par l'**émotion** et le **récit**.

C'est exactement ce que je cherche à mettre en œuvre dans mon projet : une architecture qui ne soit pas seulement fonctionnelle ou paysagère, mais narrative et vivante — une architecture de la transmission et de la résonance.

La maison du littoral devient ainsi, pour mon travail, un modèle d'hospitalité et de transmission des savoirs ainsi qu'une inspiration pour les lieux de transmission féminins.





Fig.13, 14
photographies personnelles

PARTICIPER

Tamaya Sapey Triomphe, Musée de proximité, 2020-ajd.

Le Musée de Proximité, conçu par l'artiste franco-chilienne Tamaya Sapey-Triomphe dans le cadre de son PFE à l'ENSA de Paris Malaquais, est une initiative qui interroge la fonction sociale des musées et leur **impact culturel** sur les **communautés locales**. Inauguré en 2020 à Angerville, ce projet transforme des espaces vacants en lieux d'exposition éphémères, invitant les habitant•es à contribuer en prêtant ou en créant des œuvres. Cette **démarche participative** génère une collection éclectique, qui reflète les sensibilités et les **histoires personnelles** des contributeur•ices.

Le concept repose sur un appel aux œuvres diffusé via des affiches et des flyers, incitant chacun•e à partager des objets ou des créations qu'il•elle estime dignes d'intérêt muséal. Ce **processus démocratique** redéfinit les critères traditionnels de sélection des œuvres et favorise des représentations diversifiées au sein du musée. La sollicitation des habitant•es est intéressante puisqu'elle encourage l'engagement communautaire et valorise les expériences et savoirs, renforçant ainsi le lien social.

Dans le cadre du projet, cela permet de diversifier les perspectives. Des contributions variées permettent d'obtenir une représentation plus complète et nuancée des récits et des matrimoines locaux. Impliquer les participant•es dans le processus de sélection et de présentation des témoignages partage l'engagement et la transmission du projet.





Fig.15, 16
issues du site web de Tamaya Sapey-Triomphe

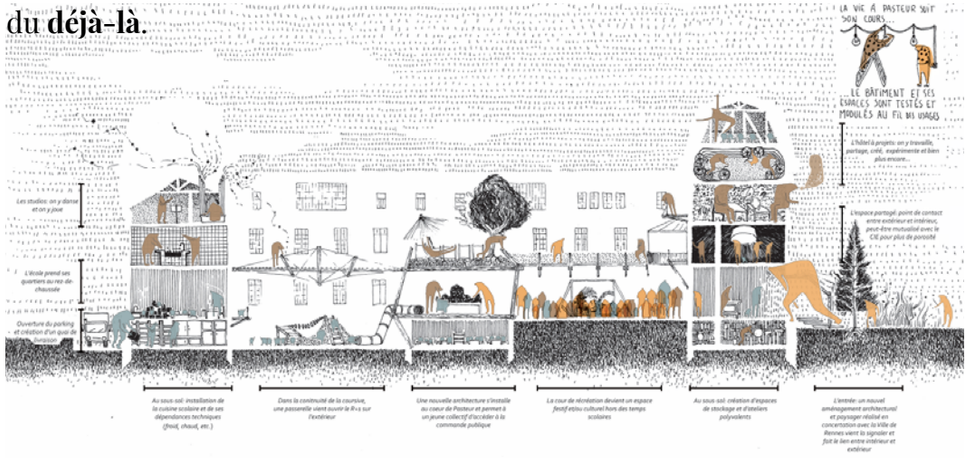
La preuve par 7, L'Hôtel Pasteur, Rennes (35)

Ancien centre de soins dentaires, l'Hôtel Pasteur est un lieu emblématique d'une nouvelle manière de faire la ville: par l'usage, la transmission et l'accueil. Initié en 2010 par la Ville de Rennes, les architectes Sophie Ricard et Patrick Bouchain, le projet repose sur le principe d'une **permanence architecturale** : un temps long, attentif aux récits, aux expérimentations, et à la construction collective du programme.

L'idée centrale est que **l'usage précède la forme**. Pendant plusieurs années, l'Hôtel Pasteur devient un lieu ouvert à toutes et tous, sans condition, dans lequel chacun peut venir tester un projet, un savoir-faire, une recherche. Artistes, chercheur•euses, associations, habitant•es s'y installent temporairement, habitent le lieu, le transforment par leurs pratiques. Cette **programmation par l'habitation** permet d'inventer ensemble ce que le lieu peut devenir : un bâtiment évolutif, partagé, inscrit dans la **ville vivante**.

Aujourd'hui, l'Hôtel Pasteur accueille à la fois une école maternelle, un hôtel à projets, et des espaces ouverts au public. Il constitue un exemple inspirant de **transmission horizontale des savoirs**, de matérialisation d'un **droit à l'expérimentation** et d'une fabrique urbaine respectueuse du **déjà-là**.

Fig.17 coupe de l'Hôtel Pasteur réalisée par Encore Heureux Architectes



La Kafetière, Pleumeur-Bodou (22)

La Kafetière est un **tiers-lieu associatif** situé à Pleumeur-Bodou, porté par des habitant•es engagé•es. On peut y venir pour boire un café, participer à un atelier, écouter un concert, débattre, coudre, réparer, fabriquer, transmettre.

Ce lieu est une **fabrique de liens** : il accueille une diversité d'initiatives locales, dans une démarche d'**auto-gestion**, d'**inclusivité** et de **transmission intergénérationnelle**. Il valorise les savoirs ordinaires, les pratiques artisanales, la parole habitante, dans une ambiance conviviale et ouverte.

Ce projet m'intéresse puisque c'est une architecture habitée par ses usagèr•es, un lieu de passage autant que d'enracinement en fonction de son statut résidentiel, ainsi qu'un espace de savoirs pluriels, transmis par celles et ceux qui vivent à proximité.

Cette ancienne école, mise à disposition à titre gratuit par la mairie, montre que l'on peut faire architecture avec les habitant.es, que les lieux de transmission peuvent être modestes, mais avoir un puissant impact local.

La Kafetière m'inspire dans l'idée de mailler le littoral breton de lieux hybrides, pensés comme des maisons de la transmission, des abris de mémoire et d'actions collectives.



Fig. 18 photographie issue du site de La Kafetière

5
du matrimoine à l'espace partagé

vers un autre récit de territoire pour Trégastel

*Elles se souviennent avoir deviné ou décidé sans trop savoir comment que les **traditions** sont une forme cruciale de **spéculation** et que la **science-fiction** est une puissance d'**archive** indispensable.*

Rivière Léa, L'odeur des pierres mouillées, éditions du commun, 2023, p. 11

Faire émerger des
récits situés

La **cartographie** comme
outils de réappropriation

La **partie** n'existe qu'en
relation avec la totalité qui
l'organise

RÉVÉLER
4 thématiques issues du
diagnostic : le chemin de
l'eau, les espaces littoraux,
le sacré et les bâtis vacants

AJUSTER
des modules pour intervenir
travailler les sols

PROPOSER UNE PERMANENCE
montrer qu'un autre futur que les
démolitions est possible
- espace partagé -

Par quels moyens reformer des mondes,
imaginer encore, et tisser à nouveau des liens
dans un certain bien-être multispécifique ?



« [...] les traditions sont une forme cruciale de spéculation [...] »

RÉVÉLER LE MATRIMOINE ET LES DÉLAISSÉS

↓↑

COMPOSER UN RÉCIT POLYPHONIQUE

« [...] la science-fiction est une puissance d'archive indispensable. »



L'ATLAS DU MATRIMOINE
trégastellois



BIBLIOGRAPHIE

ouvrages

BIET Marie-Christine, *Les Côtes d'Armor d'Antan*, Bordeaux : éditions Hervé Chopin, 2021, 126 p.

CASSOU-NOGUES Pierre, *Métaphysique d'un bord de mer*, Paris : éditions du Cerf, 2016, 384 p.

Collectif Droit à la Ville, *Habiter une ville touristique. Une vue sur mer pour les précaires*, Rennes : Editions du Commun, 2023, 260 p.

FEDERICI Silvia, KUEHNI Morgane, MERTEUIL Morgane, SIMONET Maud, *Travail gratuit et grèves féministes*, Genève : Entremonde, 2020, 120 p.

GAUDRON Guy, "Allée couverte de Kergüntuil, commune de Trégastel (Côtes-du-Nord)", dans *Bulletin de la Société préhistorique de France*, tome 43, n°9-12, 1946, p. 302-307

GAUTIER Arlette et Yvonne Guichard-Claudic (dir.), *Bretonnes ? Des identités au carrefour du genre, de la culture et du territoire*, Presses Universitaires de Rennes, 2016, 310 p.

HARAWAY Donna J., *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin : Les éditions du monde à faire, 2016, 380 p.

LECOURT Anne, *Les discrètes : paroles de bretonnes (1930-1970)*, Rennes : Ouest France, 2017, 256 p.

LE DOUARÉ Roger, *Trégastel*, Auto-édition, Le Douaré, 2021, 320 p.

LE DOUARÉ Roger, *Trégastel Insolite*, Auto-édition, Le Douaré, 2024, 147 p.

LEFEBVRE Henri, *Du rural à l'urbain*, Paris : éditions Anthropos, 1970, 306 p.

LE GUILLOUZER Loïc, MUZELLEC Lise et VORIMORE Alain, *KROAZHENT TREGASTELL - À la croisée des chemins*, éditions Goater, 2015, 128 p.

LUXEMBOURG Corinne, LABRUYÈRE Damien et FAURE Emmanuelle, *Les sens de la ville : pour un urbanisme de la vie quotidienne*, Montreuil : Le Temps des cerises, 2020, 509 p.

MAZÉ Emmanuel, *Trégastel, Le passé retrouvé*, 1994, 239 p.

RIVIÈRE Léa, *L'odeur des pierres mouillées*, Rennes : Editions du Commun, 2023, 99 p.

Syndicat d'initiatives de tourisme de Trégastel, *Trégastel et ses plages pittoresques*, brochure touristique, 1935, 70p.

VALMIER-QUEIGNEC Jeanne, *Le Granit Rose*, Bordeaux : Les nouveaux cahiers de jeunesse, 1967, 87 p.

VANUXEM Sarah, *La propriété de la terre*, Marseille : éditions Wildprojet, 2022, 144 p.

ZWER Nepthys, *Pour un spatio-féminisme, de l'espace à la carte*, Paris : La découverte, 2024, 215 p.

articles

BEAU Rémi, "Transformer nos désirs de rivage", *Rencontres. Sciences Friction. Pour repenser les rapports entre l'homme et le littoral*, rentrée 2023, n°3, p. 14-15

DAGORN Johanna et LUXEMBOURG Corinne, « Le care est une éthique spatiale », 2 | 2024 – Le care : une notion de proximité ?, GéoProximitéS, [En ligne] https://

geoproximites.fr/ (consulté le 11.05.2025)

ETELAIN Jeanne, "Zones en action, espaces en devenir", *Topophile*, 31 mai 2025 [En ligne] https://topophile.net/savoir/zones-en-action-espaces-en-devenir/ (consulté le 01.06.2025)

GRAVION Eric et GUERIN Odile, "L'origine du granit rose", Perros-Guirec : La maison du littoral, 2015 [En ligne] https://www.perros-guirec.com/app/uploads/perros-guirec/2022/11/expo_origine_du_granit_roseBD.pdf (consulté le 08.05.2025)

LESAGE Éric, "En Bretagne, la moitié des résidences secondaires sont détenues par des habitants de la région ou des Pays de la Loire", INSEE Analyse Bretagne, n°117, mai 2023 [En ligne] file:///C:/Users/User/Downloads/br_ina_117.pdf (consulté le 14.06.2025)

ONGHENA Yolanda, «Le tourisme, hospitalité ou parasitisme ? » dans BATAILLOU Christian et SCHÉOU Bernard, *Tourisme et développement*, Presses universitaires de Perpignan, 2007 [En ligne] https://doi.org/10.4000/books.pupvd.33837 (consulté le 17.05.2025)

TRONTO Joan C., "Vers une architecture du ménagement", *Topophile*, 31 janvier 2021 [En ligne] https://topophile.net/savoir/vers-une-architecture-du-menagement/?highlight=m%C3%A9nagement (consulté le 01.06.2025)

travaux universitaires

BRUNEAU Valentine (2024), Le droit de passage sur le pays de Pénestin, (Mémoire non publié) ENSA Nantes

HEMEURY Evane (2002), Trégastel. La mutation d'une ville (Recherche non publiée)

SIMON Marceau (2023), Granit contre Granit. Métamorphose de la pratique architecturale en site naturel classé, (Mémoire non publié) ENSA Paris La Villette

MEDIAGRAPHIE

sites web

Côtes de Granit Rose : Respect et Protection
www.graniterose-patrimoinemondial.com

Côtes de Granit Rose
https://cotedegranitrose.net/

Géoconfluences
https://geoconfluences.ens-lyon.fr/

Inventaire et Valorisation du Patrimoine de Bretagne
www.patrimoine.bzh

Sites et Patrimoine
www.sites-et-patrimoine-tregastel.info

Ville de Trégastel www.tregastel.fr

podcasts

BICTIN Barnabé, *Limites planétaires #2 : Ecoféminisme et matérialité du monde. Geneviève Pruvost, Clothilde Bato,* Paris : Radio REcyclerie, 2022, 81 minutes
Disponible ici : https://www.larecyclerie.com/podcasts/conference-socialter-l-ecofeminisme/ (consulté le 8 avril 2025)

BIENAIME Charlotte, *Ecoféminisme, 1er volet : Défendre*

nos territoires dans Un podcast à soi, Paris : ARTE Radio, 2019, 56 minutes
Disponible ici : https://www.arteradio.com/son/ecofeminisme_1er_volet_defendre_nos_territoires (consulté le 20 mars 2025)

BIENAIME Charlotte, *Ecoféminisme, 2e volet : Retrouver la terre* dans Un podcast à soi, Paris : ARTE Radio, 2019, 66 minutes
Disponible ici : https://www.arteradio.com/son/ecofeminisme-2eme-volet-retrouver-la-terre (consulté le 22 mars 2025)

BLANCHARD Jeanne, *Le tourisme peut-il être respectueux de l'environnement en presqu'île de Crozon ?*, Trégarvan : CORLAB - Le littoral Autrement - Murmures, 2021
Disponible ici : https://corlab.org/le-littoral-autrement/episode-6-le-tourisme-peut-il-etre-respectueux-de-lenvironnement-en-presquile-de-crozon/ (consulté le 5 mars 2025)

SORBIER Marie, "Le matrimoine n'est pas un néologisme, mais un mot effacé par l'Histoire" dans *Affaire en cours*, Paris : France Culture, 2021, 9 min. [En ligne] https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/affaire-en-cours/le-matrimoine-n-est-pas-un-neologisme-mais-un-mot-efface-par-l-histoire-2051620 (consulté le 17.06.2025)